

vendredi 25 mars 1938
dix-huitième année, n° 1

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

P. 42. C



La revue catholique des idées et des faits

UT SINT ENUMERATI

1938-39

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

La malédiction de l'or
Polonais et Lithuaniens
Les débuts de l'Autriche, pays du Reich allemand
Heil!
En quelques lignes...
Le milieu littéraire et scientifique sous les ducs de Bourgogne
Hommes d'Etat
Un nouveau roman d'Edmond Jaloux : « L'Egarée »
La voix de nos Evêques :
Le mandement de S. Exc. Mgr Kerkhofs
Lectures.

Albert-F. FUGLISTER
Roger de CRAON-POUSSY
Georges MONTALBAN
Comte Eugène de GRUNNE
* * *
Fernand DESONAY
Léon-E. HALKIN
Robert POULET

Mgr Louis PICARD

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489,16

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainotelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Balin, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

Le journal qui monte...

LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement : 1 an 95 fr.
3 mois 25 fr.
Ch. post. 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 838

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.,

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

RAFFINERIES A VAPEUR
d'Huiles et Graisses pour l'Industrie,
la Marine et l'Automobile

FABRIQUE DE GRAISSES
consistantes
et vaselines

Huileries des Flandres

L. HOERÉE-VAN WAMBEKE

Rue du Fort
AUDENAERDE

TÉLÉPHONE 133

Reg. du Comm. Audenaerde 94

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Watteiar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer,
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4^e et 5^e éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminiers

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETTERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlages
Protège les murs contre les intempéries. — Réserve à l'air
sain. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

MANUFACTURE DE

TREILLIS ET TOILES MÉTALLIQUES

Société Anonyme.

PLOMBIÈRES (LIÈGE)

Téléphone : MONTZEN N° 16

TOILES MÉTALLIQUES en tous métaux de tous numéros et
forces de fils. Toiles moustiquaires en cuivre rouge, laiton
et fils galvanisés. — GRILLAGES MÉTALLIQUES EN FILS
ONDULÉS en toutes grandeurs de mailles et forces de fils.
TREILLIS SIMPLE TORSION en fils galvanisés pour clôtures
et en cuivre pour protection de vitraux, etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 2.

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97.858

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUOE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU OLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais
Blanc de Zinc — Minium de plomb
Litharge — Mine-orange

PRODUITS CHIMIQUES, FÉCULE, SELS

ÉTABLISSEMENTS

Van Eyck Frères, Soc An.

180, rue de la Soierie, à Forest-Bruxelles
Tél. 43.00.20

155, quai de Wondelgem, à Gand
Tél. 127.87

13, rue du Pont-Neuf, à Renaix
Tél. 117

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anolenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés,
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique, Téléphone
Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, ouvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMBES A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OUVRES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Fers - Aciers - Tôles

Boulons - Rivets

Poutrelles et rails

Sciage de tous profils

Ronds pour beton

Découpage sur spécifications

Poutrelles de clôtures

Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

D. L. C.

TÉLÉPHONE 289 04

2 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :

Rue du Viaduc,

SCLESSIN (Gare)

Établissements Lavenne Frères

DOUR

Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis
BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes. Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

R. & A. Meirschaert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique

Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne

Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
franco camion à domicile

TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute
bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation —
Enduit plastique à froid — HYDROFUGE « RENSEC »

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston PRADEZ

(Licencié Technique)

RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE

Téléphone 204.61

A. SARRASIN

Ingénieur civil diplômé E. P. F. ZURICH
34, rue de la Loi, BRUXELLES

Tél. 11.55.27 Compte chèq. post. 2134.75

BÉTON ARMÉ
DEVIS - PROJETS - EXPERTISES

BUREAU D'ÉTUDE

Heylen - Courtois

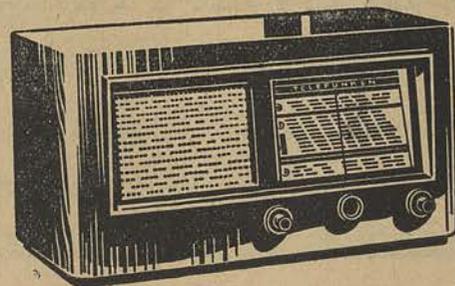
Ingénieur A. I. A.

LE BÉTON ARMÉ

dans toutes ses applications

184, rue de la Loi, Bruxelles - Tél. 33.88.70

CES NOUVEAUX
TELEFUNKEN
SONT VRAIMENT DES
«INSTRUMENTS DE MUSIQUE»



SUPER TA 55WK

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammes d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distorsion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplification basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condensateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.



TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

MACHINES A COUDRE

**A
N
K
E
R**

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Pompes CHAUVER

Boulevard Emile de Laveleye, 205 - LIÈGE

Tél. 110.54 — Registre du Commerce 8364

Spécialité de Pompes à très haut rendement - - Pompes pour tous liquides
Pompes à Air et à Gaz - - Pompes à vide pour l'Industrie et les Laboratoires

ÉTUDES D'INSTALLATIONS

Les meilleures références - Exposit. Intern. Liège 1930 - Médaille d'Or

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UOOLE I - BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

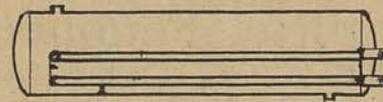
L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON :

CHALEUR

BOILERS & RÉSERVOIRS



LA SOUDAUTOGÈNE

J. Yerna & Fils

Rue Beau-Mur, 47, LIÈGE — Téléphone : 144,51

**AUTOMATIQUE
ELECTRIQUE DE BELGIQUE**

— S. A. —

Rue du Verger

ANVERS



Installations téléphoniques de toute capacité. - Appareils de mesure. - Compteurs électriques. - Signalisations routières. - Installations de Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

Radiobell
" 538 "

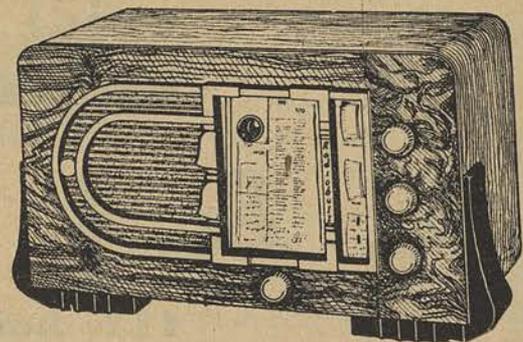
PRIX :

Altern.

2.490 frs

Universel

2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
" TUNOGRAPH "

C'EST UN PRODUIT DE LA

Bell Telephone Mfg. Co

rue Boudewyns - ANVERS

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

CÉRAMIQUES
de la Lys
Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone : Courtrai 629. België
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée

Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES

Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.

SIX COLORIS DIFFÉRENTS

Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Géllivité nulle, porosité minime

ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE

Nombreuses références :

Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre
à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES : PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE
PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRIOLTURE

Pour vos travaux
voici la firme efficiente

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkergerem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPECIALITES

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100% - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etabls Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils

Tél. 283

Courtrai

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES
Pièces détachées

LES ATELIERS

G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES

Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX, — JOUETS EN TISSU. —
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES
de FANTAISIE et de RÉCLAME

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO

GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros : **E. GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles**

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

du BIEN-ETRE à L'EDEN,

Les matelas **SIMMONS** à ressorts biconiques permettent à tous de dormir « à poings fermés »...

Que désirez-vous? Etre bien couché, car être bien couché signifie :

- être frais et dispos au réveil;
- prêt à ses affaires, l'esprit alerte, la décision prompte;
- de bonne humeur toute la journée jusqu'à l'heure où l'on retrouve son cher matelas **SIMMONS**.

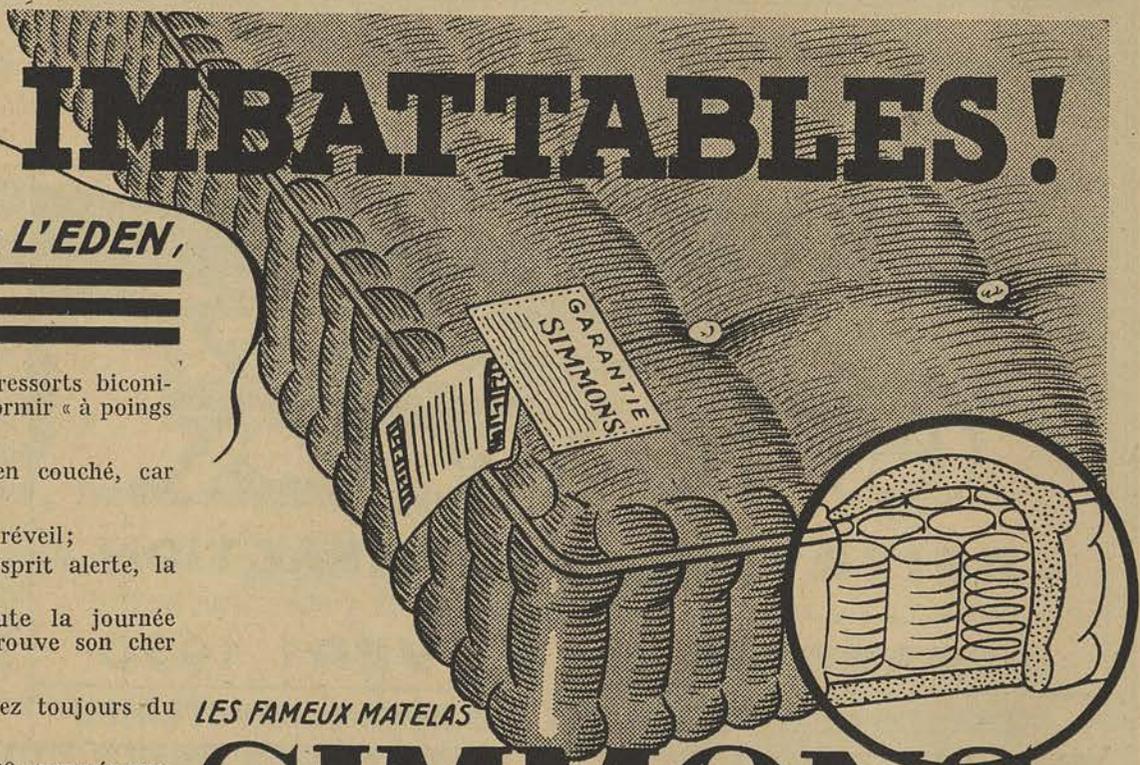
Avec **SIMMONS** vous serez toujours du côté des « bien couchés ».

Documentation spéciale n° 39 envoyée gratuitement sur demande à la **SIMMONS BELGE**, Boîte postale n° 6, Bruxelles III.

LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Pour mieux dormir!



La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La malédiction de l'or
Polonais et Lithuaniens
Les débuts de l'Autriche, pays du Reich allemand
Heil!
En quelques lignes...
Le milieu littéraire et scientifique sous les ducs de Bourgogne
Hommes d'Etat
Un nouveau roman d'Edmond Jaloux : « L'Egarée »
La voix de nos Evêques :
Le mandement de S. Exc. Mgr Kerkhofs
Lectures.

Albert-F. FUGLISTER
Roger de CRAON-POUSSY
Georges MONTALBAN
Comte Eugène de GRUNNE
* * *

Fernand DESONAY
Léon-E. HALKIN
Robert POULET

Mgr Louis PICARD

La malédiction de l'or

Les grandes personnes, comme les enfants, aiment les belles histoires. Celle que je vais vous conter touche par moment au merveilleux, voire au fabuleux. Elle atteint même le pathétique, si ce n'est le sublime, pour s'achever douloureusement... comme la plupart des histoires vraies.

Nous allons quitter le milieu dans lequel nous vivons, de radio, d'autos à ligne aéro-dynamique, d'avions à vitesses foudroyantes, de jazz trépidant, de rumba, de cocktails, d'embêtements fiscaux et autres plaisanteries syncopées, pour nous transporter non pas dans la stratosphère, bien qu'il s'agisse d'un de mes compatriotes, mais à un peu plus de cent ans en arrière. Nous allons traverser les mers, vivre sous des climats et à des altitudes divers, suivre pendant une période de quarante-six ans la vie d'un homme qui connut les pires misères, la lutte dans la solitude, la plus formidable des fortunes et des gloires, qui faillit posséder la plus vertigineuse des puissances que puisse conférer l'argent, et dont le nom, il y a un siècle, était prononcé aux quatre coins du monde. Nous nous transporterons à l'époque où l'on se servait de briquets, de chandelles et de lampes à huile, où les allumettes, les boutons à pression, la photographie, la lumière et la force électriques étaient inconnus, où le télégraphe en était encore à ses premiers balbutiements et où le premier bateau à vapeur osait se risquer à travers l'Atlantique.

Il y a quelques années, me trouvant en mission commerciale au Canada, j'ai eu pour secrétaire un arrière-petit-neveu du personnage qui va nous occuper. C'est de lui que je tiens les faits principaux de l'extraordinaire carrière de son grand-oncle. Et je dois vous dire que je restai tout d'abord passablement sceptique au récit de tant d'aventures, de tant d'événements dépassant parfois l'imagination. Mais les faits sont là.

Mon compatriote, l'écrivain Blaise Cendrars, a écrit sur ce sujet passionnant un livre magistral, d'une formidable puissance dans sa concentration et auquel je ferai d'ailleurs quelques emprunts au cours de cette causerie, livre qui a pour titre *L'Or*

et dans lequel la vie et les aventures de Johann August Suter sont dépeintes avec un relief saisissant, tout en conservant aux faits et aux documents la plénitude de leur éloquente simplicité.

* * *

Nous sommes en mai 1834, à Rünenberg, petit village de la campagne bâloise que traverse la route venant de Soleure. La journée vient de finir. Les paysans rentrent des champs. Sur le pas de leurs portes les vieux fument leur pipe en porcelaine. Les vieilles tricotent de longs bas blancs. Des maisons, les fumées bleues montent tout droit dans l'air pur. La soirée est douce; une grande paix descend du ciel : rien ne la trouble, si ce n'est le grincement lointain d'une carriole.

A l'auberge de *l'Homme sauvage* on vide des cruchons de petit vin blanc du pays. On parle de la chaleur précoce de ce début de mai et de la sécheresse qui menace de durer et de compromettre les récoltes.

Le patron, attiré sur le seuil de la porte par le bruit de la carriole qui vient de s'arrêter sur la place du village, observe, méfiant, un homme qui en descend. A cette époque, l'arrivée d'un étranger dans un petit village était tout un événement et faisait date; on en parlait des semaines et des mois après. De l'arrivée de celui-ci, le village devait encore se souvenir bien des années plus tard.

L'homme descendu de la carriole hésite : visiblement il ne connaît rien ni personne au village. Grand, maigre, le visage prématurément flétri, malgré ses trente ans, notre personnage a une étrange chevelure d'un jaune filasse dont les mèches sortent de dessous le chapeau de gros feutre à boucle d'argent. Ses souliers sont cloutés, et à la main il tient un solide gourdin. Sa redingote est d'une coupe raide et il porte le faux-col à hautes pointes.

Les femmes potinent à voix basse; à l'auberge, les hommes se



sont tus; hostiles et sournois, ils observent les faits et gestes de l'étranger. Celui-ci se fait conduire chez le syndic du village par un gosse qui, effrontément, le regardait sous le nez. Il lui donna un thaler pour sa récompense. Les commentaires allaient bon train car, à son accoutrement, on voyait bien que l'homme venait de la ville. Bientôt il ressortit de la maison du syndic; sur le seuil il s'éponge le front avec un de ces foulards jaunes que l'on tisse en Alsace, puis à grandes enjambées, sans s'occuper de personne, il traverse à nouveau la place, crache de dépit, en passant, dans le bassin de la fontaine. Tout le village le contemplait maintenant; à l'auberge les buveurs étaient debout; sur les pas de portes les vieux, les femmes et les gosses regardaient craintivement ce grand diable à l'allure décidée. Mais l'homme regrimba dans la carriole et disparut bientôt en prenant la route plantée de sorbiers qui mène au chef-lieu du canton.

Comme une traînée de poudre, la nouvelle se répandit au village que l'homme avait sollicité du syndic un certificat d'origine et un passeport, mais que n'ayant pu faire la preuve de sa bourgeoisie, ces pièces lui avaient été refusées. Tout le monde loua la prudence du syndic, et à l'auberge on se remit à boire en parlant d'autre chose...

Tard dans la soirée, un ordre d'arrestation arrivait de Berne, mais l'homme avait déjà franchi la frontière française, au-dessous de Mariastein.

Johann August Suter, dont le monde entier allait parler quelques années plus tard, était recherché par la police bernoise parce qu'il venait d'abandonner sa femme et ses quatre enfants.

Il avait à cette époque trente et un ans.

Son grand-père, Jakob Suter, était le fondateur de la dynastie des « Suter papetiers », de Bâle.

Voici, en passant, un trait des mœurs archaïques de ce bon vieux temps qui était aussi celui des corporations : le maître papetier signait encore avec ses commis et ses employés des contrats et engagements de cent et un ans, et sa femme, la patronne, faisait bouillir tous les printemps, pour sa famille et celle de ses ouvriers, la tisane dépurative que l'on prenait en commun, à la bonne franquette!...

Suter a tout quitté : sa maison où fleurit l'amour d'une femme indulgente à son caractère inquiet et fantasque, avide de changement et d'espace, et ses quatre gosses en bas âge, ainsi qu'une situation passablement embrouillée, due sans doute à son peu de goût pour le commerce de la papeterie.

Le lendemain du jour où il franchissait la frontière française, et après avoir passé la nuit dans une grange abandonnée, Suter se remet en marche; il pénètre dans le pays du Doubs et fait vingt-cinq lieues. La faim le tiraille; il n'a plus un sou en poche; le thaler qu'il a donné au gosse qui le conduisit chez le syndic était son dernier argent... Pendant deux jours encore il erre dans les hauts pâturages désertiques des Franches-Montagnes, rôdant le soir autour des fermes; mais l'aboiement des chiens le fait prudemment rentrer sous bois. Un soir, pourtant, il parvient à traire une vache dans son chapeau et boit goulument le lait chaud et écumeux. Jusqu'alors il n'avait fait que mâcher des touffes d'oseille sauvage et sucer des tiges de gentianes en fleurs. Il avait aussi trouvé la première fraise de l'année et devait s'en souvenir longtemps.

A une lieue de Besançon, Johann August Suter trempe ses pieds meurtris dans un ruisseau. Passent sur la route, sortant d'un petit bois mauve, une dizaine de jeunes Allemands. Ce sont des *Handwerksburschen*, — des trimardeurs, gais compagnons, partis pour faire leur tour de France. Ils entourent bientôt Suter; on fait vite connaissance. Ce sont de bons bougres toujours prêts à la galanterie et à boire sans soif. C'est en cette compagnie que Suter arrive en Bourgogne. Une nuit, à Autun, alors que ses

camarades dorment, assommés par le vin, il en dévalise deux ou trois, et en déshabille complètement un autre. Encore une peccadille, et ce ne sera pas la dernière à ajouter à celles qui chargent déjà sa conscience.

Le lendemain Suter court la poste sur la route de Paris. Là il est de nouveau sans le sou. Il n'hésite pas. Il se rend directement chez un marchand de papier en gros, un des meilleurs clients de son père, et lui présente une fausse lettre de crédit. Une demi-heure après avoir empoché la somme il est dans la cour des Messageries du Nord. Cinq jours après il est au Havre. Le canon tonne, les cloches sonnent, toute la population du Havre est sur les quais : l'*Espérance*, bateau à aubes et à voilures carrées, sort fièrement du port : premier voyage du premier bateau à vapeur pour New-York.

A bord il y a Johann August Suter, banqueroutier, fuyard, rôdeur, vagabond, escroc.

Il a la tête haute, regarde le large avec défi et débouche une bouteille de vin, histoire de se mettre du cœur au ventre. La mer est mauvaise, le bateau donne tout ce qu'il peut de ses roues et disparaît dans les brouillards de la Manche. Au pays on n'entend plus parler de Suter, et sa femme restera pendant quatorze ans sans avoir de ses nouvelles.

C'est ici que commence la prodigieuse carrière de Johann August Suter.

* * *

Il a quitté l'Europe un dimanche, et, quoiqu'il n'y ait là qu'une coïncidence, nous verrons par la suite que le dimanche a marqué la vie de Suter d'une façon singulière.

Il arrive à New-York le 7 juillet 1834, un mardi.

C'est là que débarquent tous les naufragés du vieux Continent : les malheureux, les mécontents, les révoltés, les insoumis, les hommes libérés. Ceux qui ont eu des revers de fortune. Ceux qui ont tout risqué sur une seule carte. Ceux qu'une passion romantique a bouleversés. Les illuminés, les idéalistes, les braques, les nihilistes, les idéologues que les polices d'Europe pourchassent, les premiers socialistes allemands, les premiers mystiques russes. Des esprits généreux, des têtes fêlées, des brigands de Calabre, des patriotes hellènes, des paysans d'Irlande et de Scandinavie. Les illuminés de toutes les révolutions de 1830 : ouvriers, soldats, intellectuels, marchands, banquiers. Les émigrants débarquent jour et nuit, et dans chacune de ces cargaisons humaines jetées sur les quais de New-York il y a au moins un représentant de la forte race des aventuriers.

Débarqué à New-York, Suter fait alors toutes sortes de métiers. Il travaille d'abord au port, chez un Irlandais, une espèce de corsaire, détrousseur d'émigrants; trois mois plus tard, il a pénétré plus avant dans la ville. Il est garçon livreur, empaqueteur et comptable chez Hagelstroem. Un génie dans son genre que ce Hagelstroem, puisque, par la suite, il devait inventer les allumettes suédoises. Et ce n'est pas le seul être dont nos générations ont entendu parler que Suter rencontrera dans sa carrière. Successivement, il travaille chez un drapier, chez un droguiste, dans une charcuterie. Il s'associe à un Roumain, fait du colportage et se fait voler. Il est palefrenier dans un cirque, puis maréchal ferrant, dentiste, empailleur, s'établit tailleur pour dames, travaille dans une scierie, boxe un nègre géant qu'il met *knock-out* et gagne un esclave et une bourse de 100 guinées. Puis il remange de la vache enragée, enseigne les mathématiques chez les Pères de la Mission, et il fait tout cela avec une assurance, un toupet que rien n'ébranle, ayant une confiance formidable en lui-même, ce qui est, à n'en pas douter, un des principaux facteurs de succès. Il ne connaissait en débarquant que son patois bernois. Il apprend l'anglais, le français, le hongrois, le

portugais, l'espagnol, le petit-nègre de la Louisiane, le sioux, le commanche, le *slang*, tout cela pêle-mêle, pensant bien que cela lui servira plus tard.

Il s'avance plus dans l'Ouest de New-York encore, et on dirait que cette orientation : l'Ouest, exerce sur lui une espèce d'attraction. Il traverse la ville, franchit l'eau, et, dans ce qui était alors la banlieue de New-York, il ouvre une taverne dans une baraque de planches, à Fordham. Il a pour clients toutes sortes d'escarpes et de rôdeurs, de rudes rouliers aussi qui s'attardent à boire en se communiquant les mille nouvelles de l'intérieur. Parmi eux apparaît de temps à autre un buveur solitaire et taciturne : le génial auteur des *Histoires extraordinaires* : Edgar Alan Poe...

Deux ans s'écoulaient ainsi. Suter a la patience du chasseur à l'affût. Il grave dans sa mémoire tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit et entend dans son cabaret.

Il connaît New-York et ses vieilles petites rues aux noms hollandais, les grandes artères nouvelles qui se dessinent et que l'on va numéroter. Il sait quel genre d'affaires on y traite, sur quoi s'édifie la prodigieuse fortune de cette ville, comment on s'y tient au courant de la progression des lentes caravanes de charriots traînés par des bœufs dans les grandes plaines herbeuses du *Middle-West*; dans quels milieux se préparent des plans de conquêtes et des expéditions encore ignorées du gouvernement.

Il a tellement bu de whisky, de brandy, de gin et autres alcools aussi divers que violents avec tous les aventuriers perdus, revenus d'expéditions à l'intérieur, qu'il est un des hommes les mieux renseignés sur les territoires légendaires de l'Ouest. Il a plus d'un itinéraire en tête, il connaît plusieurs gisements d'or, et il est le seul à connaître certaines pistes perdues. Deux, trois fois, il risque de l'argent dans des expéditions lointaines, ou mise sur la tête de tel chef de bande. Il connaît les Juifs qui financent, qui sont comme les armateurs de ces sortes d'entreprises. Il connaît aussi les fonctionnaires que l'on peut acheter.

Et il agit.

D'abord prudemment et sans se découvrir. Il s'associe — pour le voyage seulement — à des marchands allemands et part pour Saint-Louis, capitale du Missouri. C'est un peu au-dessus de cette ville que Suter achète des terres et s'établit fermier. Le pays est beau et fertile. On y cultive le coton, le maïs et le tabac et, surtout plus au Nord, le blé. Tous ces produits sont convoyés par la voie du Missouri vers les Etats du Sud, pour être mesurés hebdomadairement aux nègres des plantations de cannes à sucre. Tout cela est de bon rapport.

Mais ce qui intéresse avant tout Suter dans ce trafic, c'est la parole vivante des voyageurs qui montent et descendent les rivières. Sa maison est ouverte à tous et sa table est toujours mise. Bon gré mal gré, les voyageurs s'y arrêtent, car il a une barque armée, montée par des esclaves noirs; il fait arraisonner les bateaux qui passent et sont menés à l'estacade. L'accueil est tel que la maison ne désemplit pas : aventuriers, colons, trappeurs, chasseurs de fourrures qui descendent vers le Sud chargés de butin, ou misérables, tous également heureux de se refaire là et de se remettre des fatigues de la brousse et des prairies : chercheurs de fortunes, casse-cou, têtes brûlées qui remontent vers le Nord, la fièvre aux yeux, mystérieux, secrets.

Suter est infatigable : son entreprise agricole lui rapporte gros. Il régalé tout le monde à table ouverte, passe des nuits à boire avec ces hommes, interroge son monde, insatiablement. Son instinct, mis au service d'une énergie tenace, lui dicte cependant la patience; mentalement, il confronte tous les récits que l'on fait à sa table, il les classe, les compare; il se souvient de tout et n'oublie pas un nom propre, de col, de rivière, de montagne ou lieux-dits : l'Arbre Sec, les Trois Carmes, le Gué mauvais.

Un jour, il a une illumination. Tous les voyageurs qui ont

défilé chez lui, tous, les menteurs, les bavards, les vantards, les hâbleurs, et même les plus taciturnes, tous ont employé un mot immense qui donne toute sa grandeur à leurs récits. Ceux qui en disent trop, comme ceux qui n'en disent pas assez, les fanfarons, les peureux, les hors-la-loi, les trafiquants, les colons, les trappeurs, tous parlent de l'Ouest.

* * *

L'Ouest! Mot mystérieux. Qu'est-ce que l'Ouest?

Voici la notion que Suter en a depuis le temps qu'il a confronté patiemment tous les récits entendus : de la vallée du Mississippi jusqu'au delà des montagnes géantes, loin, bien loin, là-bas, dans l'Ouest, s'étendent des territoires immenses, des terres fertiles à l'infini et des steppes : la Prairie. La patrie des innombrables tribus de Peaux-Rouges et des grands troupeaux de bisons qui vont et viennent comme le flux de la mer. Mais après? Mais derrière? Mais plus loin? Il y a des récits d'Indiens qui parlent d'un pays enchanté, de villes d'or, de femmes belles et qui n'ont qu'un sein... Même les trappeurs qui descendent du Nord avec leurs chargements de fourrures ont entendu parler, sous leurs hautes latitudes, de ces pays merveilleux de l'Ouest, où, dit-on, les fruits sont d'or et d'argent.

L'Ouest? Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi y a-t-il tant et tant d'hommes qui s'y rendent et qui n'en reviennent jamais? Ils sont tués par les Peaux-Rouges. Mais celui qui passe outre? Il meurt de soif. Mais celui qui traverse les déserts? Il est arrêté par les montagnes géantes. Mais celui qui franchit les cols? Où est-il? Qu'a-t-il vu? Pourquoi, se demande Suter, y en a-t-il tant, parmi ceux qui passent chez moi, qui vont directement au Nord et qui, à peine dans la solitude, obliquent brusquement à l'Ouest?

Suter en a assez de se poser toujours des questions qui restent sans réponse. Il est homme d'action. Il bazarde sa ferme et réalise tout son avoir. Il achète trois grands chariots couverts, les remplit de marchandises, monte à cheval armé d'un fusil à deux coups. Il s'adjoint à une compagnie de trente-cinq marchands qui se rendent à Santa-Fé, colonie mexicaine avancée dans les Montagnes Rocheuses. C'est un trajet de 800 lieues. Mais l'affaire était mal montée, l'organisation peu sérieuse, et ses compagnons, des vauriens, s'égaillèrent rapidement. Aussi bien, Suter y aurait tout perdu, car la saison était trop avancée, s'il ne s'était établi, troquant et trafiquant parmi les Indiens de ces territoires, aux extrêmes confins du monde civilisé.

Et c'est là, chez ces Indiens, qu'il apprend l'existence d'un autre pays, s'étendant encore beaucoup plus loin à l'Ouest, bien au delà des Montagnes Rocheuses, au delà des vastes déserts de sable. Enfin il en sait le nom : *la Californie*. Mais pour se rendre dans ce pays, il doit s'en retourner en Missouri. La hantise de l'Ouest le tient et ne le lâche plus.

* * *

Quatre ans se sont écoulés depuis que, par un beau soir de mai, nous avons vu Suter arriver à Rünenberg, ce petit village de la campagne de Bâle...

Suter, quittant le territoire indien, est retourné en Missouri, et il vient de passer trois mois à Fort-Indépendance. Pendant ce temps, il a mûri son plan. Sa résolution est prise : il ira en Californie. Il connaît la piste jusqu'à Fort-Vancouver, le dernier en territoire civilisé. Si certains renseignements qu'il a pu se procurer ne sont pas trompeurs, il saura continuer plus loin.

Fort-Indépendance, au bord du Missouri, est un point important, où se forment les caravanes, les expéditions. Il y règne un

désordre fou d'animaux, de marchandises et d'hommes. On s'interpelle dans toutes les langues. Des Allemands, des Français, des Suisses, des Espagnols, des Indiens, des nègres s'y bousculent, affairés. Les départs s'effectuent à cheval, en voiture, en longues caravanes de wagons couverts traînés par douze couples de bœufs. Des « risque-tout » partent seuls à cheval, suivis d'une mule chargée de l'équipement du campement, de provisions, de munitions. Autant vouloir traverser l'Atlantique en pirogue.

Suter s'est encore renseigné pendant ces trois mois. La Californie n'attire encore l'attention ni de l'Europe ni des Etats-Unis. C'est un pays d'une richesse incroyable. La République de Mexico s'est emparée des trésors accumulés durant des siècles dans les Missions. Il y a des terres, des prairies, des troupeaux innombrables qui sont à la merci d'un coup de main.

Il faut oser... et réussir. On peut s'en emparer. Suter est prêt. Personne ne connaît son plan.

Et c'est ainsi qu'un jour de juin 1838 la population du Fort-Indépendance assiste au départ d'une petite troupe bien armée, bien équipée, qui se compose de Johann August Suter, du capitaine Ermatinger — un autre Suisse — de cinq missionnaires et de trois femmes. La garnison du fort tire un feu de salve en leur honneur quand ils s'engagent sur la piste qui les mènera en extrême-Ouest, en Californie.

S'étendant sur des milliers de lieues, la piste est échelonnée, tous les cent milles, d'un fort en bois entouré d'une palissade. Les garnisons, munies même de canons, luttent avec les Peaux-Rouges. C'est une guerre sans merci d'atrocités et d'horreurs. Malheur à la petite troupe qui tombe entre les mains des sauvages ou dans l'embuscade des chasseurs de scalpes!

Suter est tout décidé. Il chevauche en tête de la caravane monté sur son mustang *Wild Bill* et siffle un air de fifre du carnaval de Bâle. Il pense au gamin de Rüthenberg à qui il avait donné son dernier écu. Alors il arrête son cheval et lance en l'air une pièce. Il joue son destin : pile ou face; et tandis que le doublon monte au ciel comme une alouette, Suter se dit : Pile gagne, face perd.

C'est pile... Il réussira. Et plein d'une force nouvelle, il se remet en marche, reprenant son air de fifre du carnaval de Bâle. Première et dernière hésitation. Maintenant, il ira jusqu'au bout. La piste remonte la rive droite du Missouri; puis durant plus de 400 lieues, elle suit la rive occidentale du Nebraska.

Evidemment, dans un article comme celui-ci, et sans aucune carte sous les yeux, ces données sont plutôt abstraites. Nous nous ferons déjà une idée des difficultés de la route en tenant compte de ce que cette piste — un sentier étroit à peine tracé, qui ne dépasse pas, par endroits, un demi-mètre de largeur — franchit les Montagnes Rocheuses à près de 13.000 pieds, soit pas beaucoup moins que la hauteur du mont Blanc. Depuis trois semaines, Suter et ses compagnons la suivent. Ils ont traversé des solitudes toujours plates, des océans d'herbes hautes qui recèlent des périls et des pièges. La caravane campe sous le croissant de lune, moucheté d'une belle étoile; des myriades d'insectes bourdonnent, empêchant le sommeil; des milliers de crapauds et de grenouilles saluent de leurs coassements la lente éclosion des étoiles. Les coyottes jappent. C'est l'aurore, et personne n'a dormi. C'est l'aube, l'heure magique, les deux notes invariables de la perdrix. On repart harrassé par une nuit blanche, on se tient à cheval par un puissant effort de volonté; le fusil au poing, on guette un gibier possible. Enfin, Suter et ses compagnons, les missionnaires et les trois femmes, résistant, on se demande par quelle extraordinaire énergie, à ces indicibles fatigues, atteignent la grande faille du Sud, l'*Evan Pass*. Ils sont sur le sommet de la muraille qui sépare les Etats-

Unis des territoires de l'Ouest, à 7.000 pieds au-dessus du niveau de la mer, à 960 lieues du Fort-Indépendance. D'ici à l'embouchure de l'Orégon, sur le Pacifique, il y a encore 1.400 lieues.

En avant! La piste n'est plus frayée, il n'y a plus de sentier; en avant quand même! Le 1^{er} août 1838 ils arrivent au Fort Hall. Là, en l'honneur de Suter et du capitaine Ermatinger, on célèbre la fête nationale suisse. Le commandant du fort veut les retenir. Les Peaux-Rouges ont déterré la hache et sont sur le sentier de la guerre. Mais Suter veut partir : lui et ses compagnons ont déjà traversé les territoires de tant de tribus en guerre! Ils repartent le 4 août; une escorte les accompagne pendant trois jours. Le 16 août ils arrivent au Fort-Boisé, grand comptoir de la Compagnie de l'*Hudson Bay*. C'est là que le capitaine Ermatinger les quitte, car il rejoint son poste. Deux femmes entrent au Comptoir de la Compagnie. La troisième, ainsi que les missionnaires, continuent la route avec Suter, toujours en tête de la caravane. Le pays est infesté d'Indiens Kooyut. Il y a une grande famine; les Indiens sont farouches et menaçants. Il y en a plein des pirogues dans les rivières.

Fin septembre, Suter et sa troupe arrivent à Fort-Vancouver, grand centre de pelleteries. Les missionnaires sont arrivés à destination après avoir traversé la région des grandes forêts de pins géants. La dernière femme est morte en route de privations.

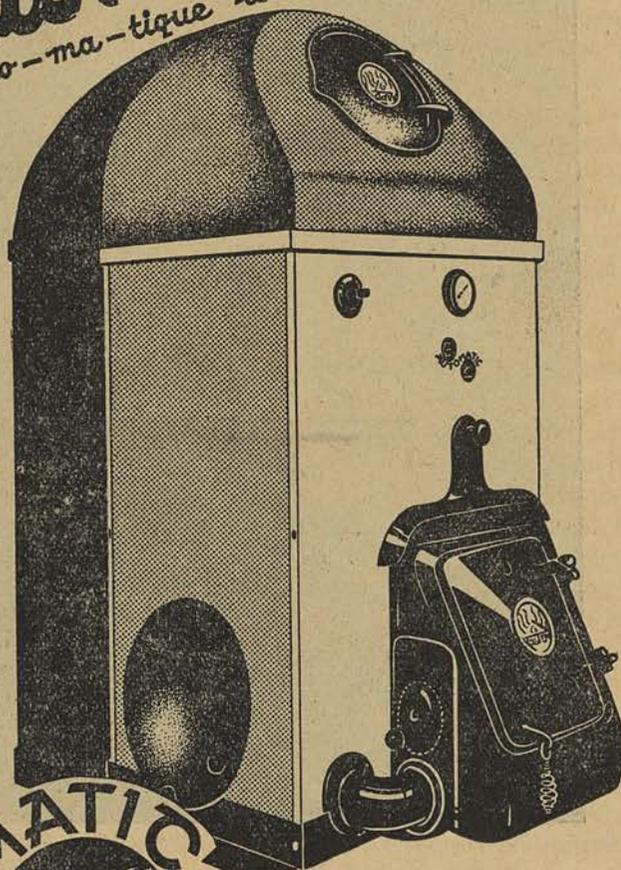
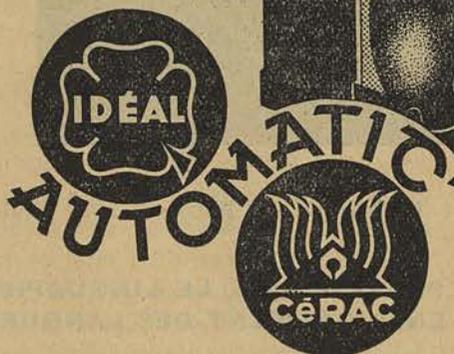
Et Suter reste seul, avec son idée : Il veut aller en Californie. Et maintenant, si près du but, après avoir surmonté tant de difficultés, il se trouve encore une fois en face d'obstacles censément infranchissables. Les avis des hommes du poste sont unanimes : le voyage par voie de terre est impossible. Les Indiens Apaches sont en pleine ébullition. Dernièrement encore ils ont massacré et scalpé des chasseurs d'ours. Il y a une seule voie pour se rendre en Californie, c'est la voie de mer. Mais il n'y a pas de bateau et la navigation est difficile dans ces parages toujours périlleux. Il est vrai qu'un voilier pourrait s'y rendre en trois semaines. Suter n'en écoute pas davantage. Il se rend au bord de l'eau. Un trois-mâts-barque est embossé dans la rivière Orégon. C'est le *Colombia* qui se rend aux îles Sandwich. La traversée du Pacifique, dangereuse et longue dans une aussi frêle embarcation, ne lui fait pas peur. Suter s'entend avec le patron, négocie son passage et le 8 novembre, quand le *Colombia* appareille, il est en train d'installer sa cahute sur le pont.

Ce fut une longue traversée au cours de laquelle le trois-mâts eut à lutter dur; les tempêtes abîmèrent le bateau. Il fallut réparer avec des moyens de fortune; les cales, envahies par l'eau, alourdissaient la marche de ce sabot. Enfin, on arriva, après maints changements de direction pour profiter des vents, dans une région plus calme. Il n'y a plus d'eau potable; l'équipage prépare des bâches pour recueillir la pluie qu'on attend pour le soir. On est en panne, et il n'y a qu'à se laisser vivre. C'est le 5 mars; on navigue ainsi depuis le 8 novembre. Mais Suter ne s'impatiente pas, il subit les événements, et il est enchanté de son voyage. De grands projets se forment en lui. Il a fait parler l'équipage et le patron et il a appris pas mal de choses bien intéressantes. Certes non, il n'a pas perdu son temps. Il a maintenant des vues sur les mœurs et les habitudes de la Californie, les ressources et les besoins de ce mystérieux pays. Suter commence à entrevoir l'avenir de cette vaste partie du globe encore inexploitée, et qui est plus grande que la France. Ses plans, ses idées se précisent et s'agrandissent. Cela dépasse tout ce qu'il a pu imaginer, et pourtant cela est possible. Il y a une belle place à prendre, un coup d'Etat à exécuter. Il faut oser. Il en a le goût, et il a la volonté de risquer une telle entreprise. L'homme est maintenant en pleine force, en pleine maturité. Ses décisions sont rapides, sa volonté est de fer. C'est le type accompli du conquistador,

*la chaudière
d'avant-garde
au-to-ma-tique au petit charbon*

MAXIMUM
de CONFORT et
d'ECONOMIES...

... GRACE
à la chaudière

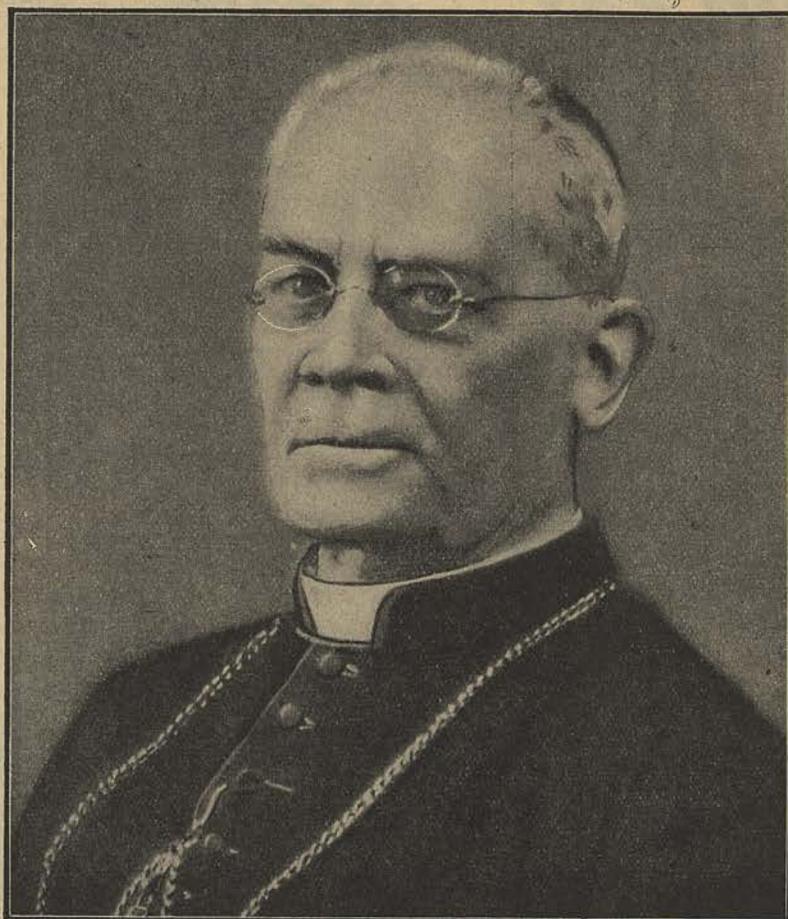


EN FONTE, SANS GRILLE

DEMANDEZ NOTICE ET TOUS RENSEIGNEMENTS
A VOTRE INSTALLATEUR DE CHAUFFAGE CENTRAL

VISITEZ NOS MAGASINS D'EXPOSITION ET DE VENTE :
CÉRAC S. A., 48, Boul. Adolphe Max, Bruxelles

Ce qu'un Prince de l'Église pense de la Méthode de Linguaphone



Mgr BAUDRILLART, l'éminent recteur de l'Institut Catholique de Paris, a bien voulu nous honorer d'une précieuse attestation.

« D'APRÈS LE TÉMOIGNAGE DE PLUSIEURS PROFESSEURS, LE LINGUAPHONE REND EFFECTIVEMENT D'IMPORTANTES SERVICES POUR L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES. C'EST UN TRÈS BON AUXILIAIRE DU MAITRE. »

Mgr Baudrillart.

Emanant d'une aussi haute personnalité, ce témoignage sanctionne la valeur de notre méthode. De très nombreuses institutions d'enseignement, aussi bien en Belgique qu'en France, ont maintenant adopté la Méthode Linguaphone, incorporant dans leur enseignement moderne des langues.

**Faites un essai gratuit pendant
huit jours**

Demandez-nous aujourd'hui même l'ouvrage gratuit sur les langues vivantes à l'aide du bon ci-contre : vous y trouverez non seulement toute la documentation sur la Méthode LINGUAPHONE, mais encore le moyen d'en faire L'ESSAI GRATUIT PENDANT HUIT JOURS.

BON

pour l'ouvrage gratuit sur les langues vivantes
à adresser à

M. J.-A. HILARET, Directeur de l'Institut
LINGUAPHONE (Classe K 13), 18, rue du
Méridien, Bruxelles. — Tél. 17,60.80.

prudent, réfléchi, énergique. Il débarque à Honolulu vers le milieu de mars 1839, et présente à la factorerie les lettres de recommandation qui lui ont été données par les fonctionnaires de la *Hudson Bay Company*, à Fort-Vancouver. Il est très bien accueilli. Tous les milieux adoptent Suter d'enthousiasme, on sent en lui un chef : le Chef. Par chance, il rencontre quelques vieilles connaissances de New-York. En leur compagnie, il prend part à quelques spéculations sur les cargaisons de copra, de naere ou d'écaïlle et il est assez heureux pour gagner rapidement une petite fortune. Mais il ne perd pas son but de vue. C'est là que lui vient l'idée d'employer dans ses plantations futures la main-d'œuvre canaque. Il sent bien qu'il ne faut pas compter sur les Indiens des Missions que les Mexicains ont abruti d'alcool. Il faudra des bras pour exploiter la Californie et défricher les immenses territoires de l'Ouest américain. L'Afrique est trop loin pour en faire venir des nègres et la traite est trop réglementée et surveillée dans l'Atlantique. Au besoin on embarquera de force les Canaques nécessaires. Le Pacifique doit se suffire, sans avoir recours à d'autres moyens.

Suter se décide à s'ouvrir de cette idée à ses associés. Il leur a d'ailleurs déjà touché quelques mots de ses projets californiens et laissé entrevoir de grandes choses. Le soir même, dans une taverne, on signe l'acte de constitution de la *Suters's Pacific Trade Co*, dont le pavillon est une crose d'évêque noire, sommée de sept points rouges sur fond blanc. Pour sa part, Suter verse 75.000 florins hollandais. Les premiers arrivages de Canaques doivent avoir lieu dans dix-huit mois au plus tard et débarquer dans une baie californienne que Suter désigne confidentiellement. Dans l'acte de constitution de la société il désigne ses futures possessions sous le nom de Nouvelle-Helvétie. Cette affaire faite, il faut songer au départ, et ce n'est pas chose facile. Suter est pressé maintenant.

Imaginez une bande de terre allant de Londres aux oasis du Sahara, ou de Petrograd à Constantinople. Cette bande de terre est toute en littoral. Elle est d'une superficie sensiblement supérieure à celle de la France. Depuis sa découverte, la Californie avait toujours été rattachée à la couronne d'Espagne. Elle formait une des provinces du vice-royaume espagnol de Mexico. Personne ne connaissait au juste son étendue. En 1839 ce pays est devenu une province de la République de Mexico. Il est administré par le gouverneur Alvarado. Le siège du gouvernement est à Monterey. Il y a, en tout, à peu près 35.000 habitants, dont 5.000 blancs et une trentaine de mille d'Indiens. Deux fleuves majestueux, qui ont arrosé les pays de l'arrière-pays au Nord et au Sud, viennent se jeter dans un grand lac qui est en communication avec la mer par un goulet coupant deux chaînes de montagne. Ces fleuves sont le Sacramento et le Joachim. C'est tout ce que nous voulons retenir de cette immense Californie, et c'est le croquis rudimentaire que Suter consulte dans son carnet. Il débarque un beau jour, seul, sur la côte californienne. Les hautes lames du Pacifique viennent mourir à ses pieds.

Le voilier qui l'a jeté là, disparaît déjà vers Monterey. Quand Suter se met à marcher, il écrase nombre de mollusques vésiculeux couleur de rose et qui éclatent avec bruit. D'innombrables mouettes sont rangées, immobiles au bord de la mer et attendent le flot qui va leur apporter leur nourriture. Suter a fière allure sous son chapeau à larges bords. Il est chaussé de hautes bottes; la taille bien prise dans une veste de cuir ceinturée d'une cartouche, le pistolet au côté. Sa figure énergique est encadrée d'une barbe drue; ses traits se sont durcis; ce n'est plus le fuyard inquiet et famélique que je vous ai présenté tout à l'heure, et l'aspect général en impose et n'est nullement celui d'un bandit. Loin de là. Son allure décidée donne immédiatement l'impression que l'on se trouve en présence d'un gaillard qui sait commander et se faire obéir.

Il a bientôt trouvé ce qu'il lui faut : un indigène et une pirogue à voile triangulaire. Il remonte le goulet, traverse le lac intérieur et met pied à terre devant le poste misérable de la Mission. Un moine Franciscain, miné de fièvre, vient à sa rencontre, la main levée en un geste qui accueille et bénit.

Suter est à San-Francisco, c'est-à-dire : des huttes de pêcheurs en terre battue, des cochons bleus qui se vautrent au soleil, des truies maigres et des douzaines de goretts rachitiques.

Voilà ce que Johann August Suter vient conquérir...

* * *

Le moment est particulièrement bien choisi. Nous sommes en 1838. Le gouvernement de Mexico fait un dernier effort pour tâcher de conserver la Californie sous son autorité et rétablir l'ancienne richesse et la prospérité détruites en moins de six ans par le pillage des généraux et des tyraneraux politiques qui se sont adjugé les plus riches domaines. Mais l'octroi de terres et de droits civiques aux Indiens, leur accession au rang de citoyens d'une libre République n'empêchent pas la débâcle de se produire. Le mal est fait. Les établissements des Missions, dont on a chassé les Pères, sont depuis plusieurs années transformés en distilleries d'eau-de-vie, laquelle exerce ses ravages parmi les tribus indiennes. La Californie, mal administrée, livrée à l'anarchie, va sombrer dans la ruine.

C'est à ce moment que Suter débarque; et il intervient.

Sa première randonnée à cheval le mène dans la vallée du Sacramento. L'incroyable fertilité du sol et la végétation luxuriante lui font choisir ces cantons. Au retour de cette randonnée, il apprend que le premier convoi de Canaques vient de débarquer. Il y en a 150, installés dans un hameau au fond de la baie de San-Francisco. Dix-neuf blancs les accompagnent, tous gaillards solides et décidés. Suter les passe en revue : ils sont tous armés jusqu'aux dents. Aussitôt Suter fait le voyage de Monterey d'une traite, chevauchant jour et nuit. Il se présente au gouverneur Alvarado, lui soumet ses projets et sa volonté de relever le pays, et voici les quelques mots qui terminent cette conférence :

— Où voulez-vous vous établir? demande le gouverneur.

— Dans la vallée du Sacramento, à l'embouchure du Rio de los Americanos.

— Comment appellerez-vous votre ranch?

— La Nouvelle-Helvétie, répond Suter.

— Pourquoi?

— Parce que je suis Suisse et républicain.

— Bon, répond le gouverneur. Je vous accorde une première concession de dix ans.

Six semaines plus tard la vallée du Sacramento offre un spectacle hallucinant. Le feu est passé là, le feu qui a couvé sous la fumée âcre et basse des fougères et des arbrisseaux. Puis le feu a jailli comme une torche haute et droite. De tous côtés se dressent maintenant des moignons calcinés et fumants, l'écorce tordue, les branches éclatées. Les grands arbres solitaires sont encore debout, fendus, roussis par les flammes.

Et l'on travaille...

Avec le premier contingent de Canaques, on a débarqué trente wagons chargés de vivres, de semences, de munitions; une cinquantaine de chevaux, septante-cinq mulets, cinq taureaux, deux cents vaches, cinq troupeaux de moutons. Maintenant les bœufs vont et viennent; les mulets et les chevaux sont à la charrue. Les semences volent. On n'a même pas eu le temps d'arracher les souches calcinées et les sillons les contournent. Au confluent des deux rivières on élève des terrassements et le ranch s'édifie. Tout est solidement construit, grand, vaste, conçu pour l'avenir. Les bâtiments s'alignent, granges, magasins, réserves. Les ateliers sont au bord de l'eau.

Suter s'occupe de tout, dirige tout, surveille l'exécution des travaux jusque dans leurs moindres détails; il est sur tous les chantiers à la fois, infatigable, debout le premier, formidable d'énergie, d'entrain, parcourant constamment son immense domaine à cheval, et n'hésite pas à donner personnellement un coup de main quand un homme fait défaut dans telle ou telle équipe.

Tous les mois arrivent de nouveaux convois de Canaques. Une trentaine de blancs établis dans le pays sont venus se mettre au service de Suter; ce sont des Mormons; il les paie 3 piastres par jour. La prospérité se développe à un rythme étonnant. Les terres cultivées s'étendent maintenant à perte de vue. Quatre mille bœufs, 1.200 vaches, 1.500 chevaux et mulets, 12.000 moutons s'égaillent autour du ranch de la Nouvelle-Helvétie, à quelques journées de marche à la ronde. Les moissons rapportent du 530 % et les greniers sont pleins à éclater.

Vers la fin de la deuxième année d'exploitation, soit en 1840, Suter achète à des Russes qui se retirent, ne pouvant plus lutter contre une telle force d'expansion, les belles fermes de la côte, près du Fort-Bodega. Il les paie 40.000 dollars comptant. Et son domaine s'étend irrésistiblement.

Il aime la terre et les hommes. Pour lui, l'une ne se sépare pas des autres. La terre ôtée, que peuvent les hommes? Les hommes ôtés, que vaut la terre? Et c'est là sans doute le secret de sa force et de son autorité, de ce prestige immense qu'il exerce autour de lui, à des journées de distance. Au fond, malgré les apparences de type un peu braque sous lesquelles il nous est apparu au moment où, sans un regard en arrière, il a quitté sa famille et son pays, Suter craint Dieu et le vénère.

Il y a en lui l'atavisme de ses vieux pères, de ceux qui, à Morgarten, à Saint-Jacques, à Grandson, à Morat, pliaient le genou avant la bataille, offrant leurs âmes à Dieu et leurs corps à l'ennemi, se faisaient tuer à un contre dix, comme les Belges de Liège, de Haelen et de l'Yser, pour que leur petite patrie garde sa liberté. Chez Suter, le sentiment de liberté, l'amour des grands espaces n'excluent pas la nécessité fondamentale de la discipline — et le respect de la liberté d'autrui. Toute sa vie, à partir du moment où il a pu réaliser ses projets de vaste colonisation, n'a été qu'une discipline de fer. Il n'a pas oublié son pays, et son patriotisme n'est pas fait de la conviction que son pays est supérieur à tous les autres pays parce qu'il y est né. Au fond de son cœur, il garde à sa petite patrie le culte et le souvenir que l'on voue à sa mère, et cette Californie qu'il est en train de conquérir, il l'a baptisée la Nouvelle-Helvétie.

Vraiment, lorsque l'on étudie la vie de cet homme, on croit revivre l'un ou l'autre des récits qui enthousiasmèrent notre adolescence. On peut évoquer la silhouette de cet homme au soir d'une de ces journées harassantes, fièrement campé sur un magnifique cheval, se profilant au bord d'un champ au milieu de ces terres qu'il aime et qu'il a conquises sur les forêts, évocation de calme puissance, de grandeur, de ténacité.

Suter a donné une forme matérielle à son idéal : il fait le bien autour de lui, il donne du travail à tous, il crée la prospérité et se réjouit d'y voir participer chacun selon son travail et son mérite.

Dictateur? Non, pas précisément, mais un homme qui jauge rapidement la capacité de chacun, à l'autorité duquel on se soumet avec une espèce de joie, parce que ce chef ne se contente pas de paroles, mais prêche d'exemple et paie de sa personne.

Il veut travailler dans la paix et n'oublie pas que la sécurité veut une protection effective. Il a organisé une petite armée qui fait la police et la garde des frontières de son domaine. Jusqu'à présent, il a réussi à tenir en respect les tribus d'Indiens pillards qui tentèrent déjà diverses incursions.

Si, dans ces sortes de colonisations, on arrive assez facilement à vaincre les difficultés d'ordre matériel qui se présentent chaque jour et à imposer par un travail acharné et une volonté de fer, dûment outillés, un ordre nouveau aux lois séculaires de la nature, il n'est pas aussi aisé de maîtriser l'élément humain. A ce point de vue, la situation de Johann August Suter est tout à fait caractéristique. Au moment de son arrivée, la Californie se trouvait à la veille d'une révolution. A Mexico même venait de se constituer une société dont le but était de piller ce qui restait dans ce malheureux pays des établissements des missions. De puissants commanditaires politiques venaient d'embarquer deux cents aventuriers, gens de sac et de corde, pour les jeter dans cette province naguère encore si prospère. Pendant que cette troupe était en mer, le gouvernement de Mexico fut renversé, et le gouverneur Alvarado, que nous avons vu octroyer sa concession à Suter, reçut du nouveau gouvernement mexicain l'ordre formel de s'opposer par tous les moyens au débarquement de ces lascars. Effectivement la bande fut dissoute, mais ceux de ses membres qui purent échapper infestèrent le pays, le mettant en coupe réglée et se livrant au brigandage. Deux clans se formèrent et les partisans mirent le pays à feu et à sang.

Suter eut la sagesse de ne pas intervenir, mais il renforça la garde de ses frontières. Son instinct l'avertissait qu'une erreur ne se corrige pas toujours facilement, qu'elle tient prisonnier celui qui l'a commise et le poursuit de ses effets. Aussi agit-il avec une diplomatie qui devait lui apporter le succès. Des chasseurs, des trappeurs, des coureurs des bois, tous de nationalité américaine, avaient tout de même réussi à pénétrer, par infiltration, jusqu'au cœur du pays. Ces Yankees formaient un petit noyau très remuant qui voulait rattacher la Californie à l'Union. Ici aussi Suter sut manœuvrer et ne pas se compromettre. Le gouvernement de Washington bénéficiait secrètement de son appui. Il envoya même un de ses messagers pour lui soumettre un plan de conquête. Il demandait le commandement des troupes et exigeait la moitié des territoires conquis. Sa troupe se battait aux frontières, et le gouvernement mexicain, de son côté, en reconnaissance de son opposition énergique aux incursions perpétuelles des tribus sauvages, le nomma gardien de la frontière nord avec le grade de capitaine. De plus, le gouverneur Alvarado lui fit don de onze heures carrées de terre, une étendue aussi vaste que la province du Brabant!

* * *

Ces deux premières années furent fertiles en coups de main incessants de la part des Indiens qui furent le plus gros souci de Suter. Pas un jour ne se passait sans bataille ou sans qu'on ramenât à la ferme un homme mort, cadavre de bûcheron scalpé, planteur odieusement mutilé, milicien assassiné. Malgré tout cela, Suter réalisait son plan méthodiquement. La Nouvelle-Helvétie prenait tournure. Les forts en bois étaient bien équipés, armés de canons, la petite armée veillait et se défendait efficacement. Les maisons d'habitation, la ferme : les principaux bâtiments, les réserves de grains, les dépôts étaient maintenant entourés d'un mur de cinq pieds d'épaisseur et de douze pieds de haut. Deux bateaux armés de canons étaient ancrés devant le Fort, prêts à remonter l'une ou l'autre des rivières.

Suter exportait maintenant au moyen de sa propre flotte de commerce des chevaux, des peaux, du talc, du froment, de la farine, du maïs, de la viande séchée, du fromage, du beurre, du saumon fumé. Les scieries débitaient en planches les arbres géants et de nombreux navires venaient s'approvisionner. D'innombrables troupeaux paissaient dans les grasses prairies : des bêtes de choix. Les vergers regorgeaient de fruits. Dans les pota-

gers les légumes du vieux monde voisinaient avec ceux des contrées tropicales. Partout des fontaines et des canaux. Les villages canaques étaient propres. Tout le monde était au travail, partout régnait un ordre exemplaire. Suter avait fait édifier une magnifique hacienda qui était en même temps son quartier général. Sa table était splendide, car il eut toujours le don et le goût de la présentation : hors-d'œuvre, truites et saumons des rivières du pays; jambon rôti à l'écoisaise; ramiers, cuissot de chevreuil farci à la rissole et saupoudré de farine de tapioca, légumes verts, choux palmistes, gombos en salade. Tous les fruits, nature et confits; des montagnes de pâtisseries. Des vins du Rhin et quelques vieilles bouteilles de France qui avaient fait le tour du monde tellement on en avait pris soin. Voilà le menu que Sutter offrit lorsqu'il reçut la visite du capitaine Frémont, quand celui-ci descendit des montagnes, après sa mémorable traversée de la Sierra Nevada. Le service de la table était fait par des jeunes femmes des îles et des jeunes métisses indiennes qui apportaient les plats enveloppés dans des serviettes d'une blancheur immaculée. Elles allaient et venaient, avec un sérieux imperturbable, nous raconte Blaise Cendrars, et l'orchestre hawaïen jouait des airs barbares : la *Marche de Berne* avec des coups de pouce donnés sur le dos des guitares, la *Marseillaise* avec des sonorités de clairons dans les cordes. La vaisselle était de la vieille argenterie castillane, lourde, plate, frappée aux armes royales. A la porte, des gars solides en uniforme vert sombre à passepoil jaune montaient la garde, le chapeau de cuir incliné sur l'oreille, l'allure martiale.

Sutter présidait, entouré de ses collaborateurs. Parmi les convives était le gouverneur Alvarado.

Suter était maintenant accrédité auprès des plus importantes banques des Etats-Unis, de Grande-Bretagne et de France.

Il faisait d'importants achats de matériel, d'outillage, d'armes, de munitions, de semences, de plants. Les transports faisaient des milliers et des milliers de lieues par voie de terre, ou venaient par mer après avoir contourné le terrible cap Horn. Il avait donné de ses nouvelles à sa femme restée au pays, lui avait envoyé beaucoup d'argent. Toutes ses dettes étaient payées, et il attendait maintenant l'arrivée de sa famille. Il voyait grand, répartissant déjà le travail entre ses fils, tandis que sa femme et sa fille tiendraient la maison. Suter ne faisait rien à moitié. C'est ainsi que l'on parla durant vingt-cinq ans, dans les ranchs de l'intérieur d'un chariot traîné par vingt couples de bœufs blancs, qui transportait un piano à queue commandé à Paris pour sa fille. Un autre transport fit également, pendant longtemps, l'objet de récits qui touchaient au fabuleux : un chariot, traîné par soixante bœufs, qui traversa sous bonne escorte, comme le précédent transport, tout le continent américain dans sa plus grande largeur : après avoir franchi les prairies, la savane, les rivières, les gués, le défilé des Montagnes Rocheuses et le désert aux cactus candélabres géants, il finit par arriver à bon port, avec son chargement se composant de la chaudière et de la machinerie du premier moulin à vapeur construit aux Etats-Unis. Or, il eût mieux valu pour Suter, alors au faite de la réussite, de la richesse, de la grandeur et de la puissance, que ce chariot, après dix-huit mois de voyage, n'arrivât jamais.

Pendant que sa famille faisait route pour le rejoindre, les événements se précipitaient.

Suter était maintenant un homme écouté et de bon conseil, mais il n'était pas pour cela à l'abri des contingences. Au contraire : les révolutions se succédaient. La lutte des partis était plus aiguë que jamais. Tous voulaient l'avoir de leur côté, tant à cause de son ascendant moral que pour sa situation sociale. Chaque camp escomptait l'appui de la petite armée de la Nouvelle-Helvétie. Plus d'une fois Suter fut sur le point de voir

son domaine envahi et incendié, ses maisons anéanties par des hordes de sauvages et de hors-la-loi que tant de richesse et de prospérité excitaient. Il sut toujours se tirer de ces mauvais pas grâce à sa profonde connaissance du cœur humain acquise durant ses années de misère à New-York et qui, au moment du danger pressant, lui aiguisait l'esprit, le flair et la dialectique. Dans ces moments-là, il était alors d'une rare perspicacité, ne commettant jamais d'impair; il louvoyait adroitement, promettait tout ce que l'on voulait, soudoyait audacieusement les chefs au bon moment, abreuvait les hommes de beaux discours et d'alcool. Comme dernier argument, il était décidé à avoir recours au sort des armes; mais ce n'était pas tant une victoire militaire qu'il désirait — la force était de son côté — que de sauvegarder son œuvre, son travail, ne pas voir détruire ce qu'il venait à peine d'édifier. Malgré tout, il fut souvent sur le point de tout perdre en un jour....

Cinq années s'écoulèrent encore, en luttes, en intrigues, en troubles; révolutions fomentées surtout par le gouvernement de Washington. Puis c'est la guerre avec le Mexique, la rétrocession aux Etats-Unis du Texas et de la Californie. Suter a encore obtenu 22 heures carrées de terre du dernier gouvernement mexicain. Il a le plus grand domaine des Etats-Unis. Enfin c'est la paix.

Une ère nouvelle commence.

Johann August Suter va pouvoir enfin jouir de ses richesses et s'en réjouir avec sa famille dont la prochaine arrivée lui a été annoncée par ses banquiers du Havre.

Il réalise enfin un vieux désir cher à son cœur : *il plante de la vigne*. Il a fait venir à grands frais des ceps du Rhin et de la Bourgogne. Il s'est fait construire, dans le nord de ses domaines, une sorte de gentilhommière : c'est l'*Ermitage*.

Suter a le droit d'être fier de son œuvre.

Il a le droit de rêver à une vie plus douce que sa femme et ses enfants vont partager et entretenir autour de lui. Il pourra se décharger sur ses trois fils — qui sont des hommes maintenant — d'une partie de son écrasant labeur.

Il rêve à tout cela, un soir : à sa réhabilitation, à tous ses créanciers indemnisés, à l'honneur de son nom et comment il va doter sa lointaine petite patrie, car ce soir il songe, non sans un légitime orgueil, qu'il est un des plus gros millionnaires, sinon le premier, des Etats-Unis. Il est assis dans sa véranda; son chien préféré est à ses pieds et ne bouge pas. Les premières étoiles frémissent au ciel. Suter songe les yeux perdus au loin; sa pipe s'est éteinte. Rêverie. Aucun bruit ne vient détruire la beauté de cette paix. Calme. Repos après tant d'années d'incessant travail, de vigilance, d'habileté et d'énergie. Rêve d'avenir... C'est la paix...

Eh! bien non!

C'EST L'OR!

C'est la fièvre de l'or qui s'abat sur le monde, c'est la ruée énorme vers l'or, la grande ruée de 1848, 49, 50, 51 et qui durera quinze ans.

San-Francisco !...

Et tout cela est déclenché par un simple coup de pioche.

Et ce coup de pioche fut une catastrophe...

ALBERT-F. FUGLISTER.

(La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.)

Polonais et Lithuaniens

L'ultimatum de la paix

Les peuples de l'Europe orientale ont le sens de l'histoire. Ils se souviennent des grands événements d'un passé souvent tragique, tout en les interprétant de manière fort diverse. C'est ainsi que la séance historique du Parlement de Kaunas aura rappelé aux Polonais et aux Lithuaniens la journée macabre de 1793, ce *Sejm Niemy* (Diète muette) qui se vit obligé d'accepter, dans un silence morne, l'ultimatum russe consacrant le second partage de l'ancienne Pologne. Mais cette analogie offre matière à des réflexions fort variées. La Diète de Grodno, à laquelle la grande Catherine avait imposé sa loi impériale, siégeait en territoire lithuanien; elle protestait contre l'annexion russe au nom de la patrie polonaise une et indivisible, et ladite patrie embrassait alors toute la Lithuanie, aussi bien les régions aujourd'hui dépendantes de Kaunas que le territoire soumis actuellement au gouvernement de Varsovie.

On a de même trouvé un parallélisme étonnant entre le procédé polonais envers la Lithuanie d'une part et le rattachement de l'Autriche au Troisième Reich de l'autre. La ressemblance demeure pourtant factice. Les crimes de l'Ancien Régime corporatif à Vienne contre l'Allemagne sont ceux de l'agneau contre le loup; les Lithuaniens de Kaunas se sont comportés, eux, envers leurs voisins méridionaux comme de très mauvais enfants terribles qui taquent un géant, incapable de se venger de mille petites insultes. La Pologne a un seul tort dans ce litige, le tort d'être quinze fois plus peuplée que son adversaire et de s'étendre sur une superficie huit fois plus grande. Cette disproportion des forces fait mal dans le tableau; elle ne justifie cependant ni l'attitude inconcevable et infantine des Lithuaniens, ni leur confiance en la protection que leur accordent la lettre de quelques traités et la sympathie de quelques grandes puissances.

Disons-le d'emblée, la République de Lithuanie, telle qu'elle existe depuis 1918, n'est pas plus viable que ne l'était l'Etat fédéral autrichien. Elle manque de base historique, géographique, politique et économique. Elle ne saurait subsister que grâce à l'aide étrangère et à la faiblesse polonaise. Trente-cinq millions d'hommes ont persisté à nier la raison d'être de l'Etat lithuanien antipolonais; un million et demi d'hommes soumis à Kaunas ont revendiqué leur indépendance absolue. La loi du nombre n'a pas pu jouer, aussi longtemps qu'elle était refrénée par une autre loi, maintenue par un nombre encore plus considérable. La Lithuanie de Kaunas a vécu ce que vivent les créations artificielles, l'espace d'un antagonisme entre grandes puissances qui se servent d'un Etat-tampon de leur choix. Elle a été imaginée, pendant la Grande Guerre, par l'*Ober-Ost* allemand pour menacer perpétuellement la Pologne. Ce n'est pas sans bonnes raisons que Machiavel dénonce les Etats comme prisonniers des idées qui les ont fait naître. Cette Lithuanie, créée par Ludendorff, soutenue par la Conférence des Ambassadeurs et plus tard par les Soviets, mais toujours polonophobe, n'a rien de commun avec une autre Lithuanie, disparue en 1795 et réunie pendant quatre siècles à la Pologne, non seulement par des traités politiques, mais aussi par un amour fraternel, par mille souffrances et par mille triomphes. Le dilemme suivant se présentait en 1918 : ou bien vouloir une grande Lithuanie, forte des traditions des Jagellons, avec Wilno et Kowno, une patrie des trois peuples qui vivent depuis des temps immémoriaux sur le même sol, des

Polonais, des Lithuaniens et des Blancs-Russiens, ou bien établir sur le principe de l'unité nationale un petit Etat entièrement nouveau, nécessairement réduit au territoire approximatif que Kowno-Kaunas contrôle à cette heure.

Cependant les fondateurs de cet Etat ont refusé d'accepter les lois de la logique. De même que les Tchèques, qui revendiquaient la Slovaquie au nom du principe des nationalités tandis qu'ils s'incorporaient les régions allemandes de la Bohême et de la Moravie au nom de la tradition historique, les Lithuaniens entendaient demeurer seuls maîtres dans leur pays, tout en exigeant la souveraineté sur des contrées purement polonaises de langue, comme Wilno ou Grodno. Les compatriotes de Pilsudski, qui était lui-même Polonais de Lithuanie, ne supportèrent ces aspirations que jusqu'au moment où ils devinrent assez forts pour les repousser. Le général Zeligowski a occupé Wilno en automne 1920; toute la Lithuanie moyenne s'est prononcée pour le rattachement à la Pologne par un plébiscite presque unanime et réellement libre. Depuis ce temps, la Lithuanie ethnographique boude son voisin; elle maintient des prétentions sur Wilno, qui est désignée comme capitale dans la Constitution lithuanienne, quoique cette ville ne compte pas 5 % de Lithuaniens. Et le pays, amputé de ses régions les plus prospères, n'ayant pas la moindre chance de les récupérer par la force, répugne pourtant à la seule solution viable : à la réconciliation avec la Pologne, à un arrangement qui devrait tenir compte des réalités politiques, mais qui sauvegarderait aux Lithuaniens ethniques la plénitude de leurs droits.

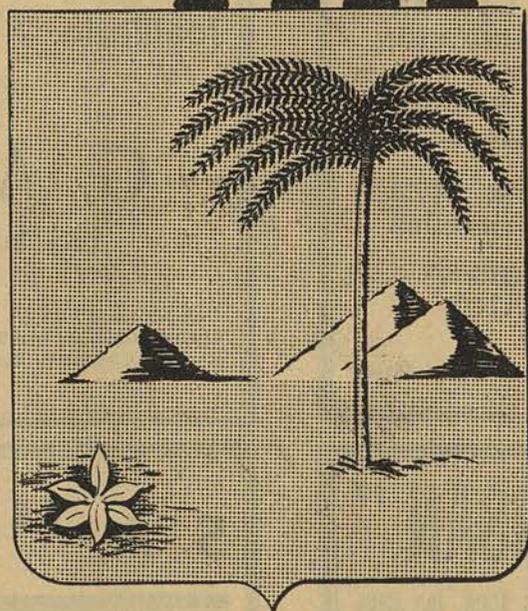
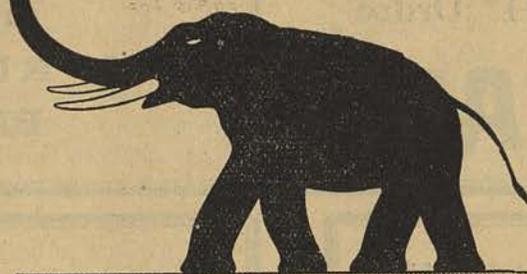
L'antagonisme polono-allemand a garanti jusqu'en 1934 les frontières lithuaniennes. La réconciliation survenue entre Berlin et Varsovie a privé de tout appui sérieux le petit Etat balte, car l'aide soviétique serait difficilement demandée par les dirigeants catholiques et « fascistes » de Kaunas et elle serait fort probablement refusée par Moscou. La Grande-Bretagne et la France? N'en parlons pas : des notes qui ne changeront pas grand'chose à la musique guerrière, si jamais la Pologne juge opportun de trancher par le glaive les questions litigieuses.

Dans le domaine de la *Realpolitik*, la Lithuanie est donc à la merci de son voisin. Elle a fait fausse route en repoussant dans des circonstances moins défavorables les tentatives polonaises réitérées pour trouver un *modus vivendi*. C'est en énonçant cette vérité bien établie que nous abordons le chapitre de l'équité et de la justice. Ne pas capituler devant la supériorité écrasante d'une grande puissance, c'eût été une grave faute et même une erreur impardonnable. Avoir provoqué sans cesse un adversaire disposé à l'entente pacifique, ce fut de la folie.

Or, Kaunas a éconduit une demi-douzaine de négociateurs polonais, des anciens présidents de Conseil, tels MM. Prystor et Slawek, M. Mühlstein, ancien ministre de Pologne à Paris, des députés et des publicistes. On a refusé d'entrer en relations diplomatiques normales avec Varsovie, les chemins de fer ne circulent pas entre les deux pays, les communications postales et routières y sont coupées; une zone qui tend à retomber à l'état sauvage s'élève entre les territoires polonais et lithuanien. Les représentants de l'exécutif se regardent, à travers cette zone, comme des chiens de faïence, mais cette hostilité statique est susceptible de se muer rapidement en une guerre fraîche et joyeuse. La paix y est très instable, ce que vient de nous confirmer le dernier incident frontalier.

Même en déduisant la part du lion, voire de la propagande officielle, des informations qui nous arrivent de différentes sources, nous devons sincèrement plaindre le régime auquel sont exposées les minorités nationales de Lithuanie. Deux cent mille Polonais, un dixième de la population, s'y voient privés des libertés primordiales; ils souffrent toutes les chicanes poli-

CÔTE D'OR



1883

**LE BON
CHOCOLAT BELGE**

**QUATORZIÈME CONCOURS
DE FAMILLES NOMBREUSES**

**LE 25 JUIN 1938 DEUX CENTS PRIX DE
500 FR. SERONT DISTRIBUÉS À DEUX CENTS
FAMILLES NOMBREUSES DE BELGIQUE**

**POUR LES FAMILLES NOMBREUSES, OUTRE LE PAQUET
SUPPLÉMENTAIRE, 30 CARTONS PRIMES DU BON CHOCOLAT
"CÔTE D'OR" DONNENT DROIT AU SUPERBE COFFRET
"ENFANTS ROYAUX" CONTENANT 700 GRAMMES BONBONS FINS**

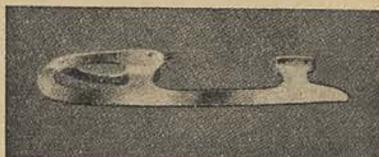


Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17 35 79

**13, RUE ROYALE
BRUXELLES**



**LA PLUS GRANDE
PRODUCTION**
de patins à glace
en Belgique

JEAN GODFRIN rue de Haerne, 147-151
— Etterbeek-Bruxelles —

**PATINS DE LUXE ET ORDINAIRES
GROS - DEMI-GROS - EXPORTATION**

Téléphone 48.45.18

Reg. Comm. 31342

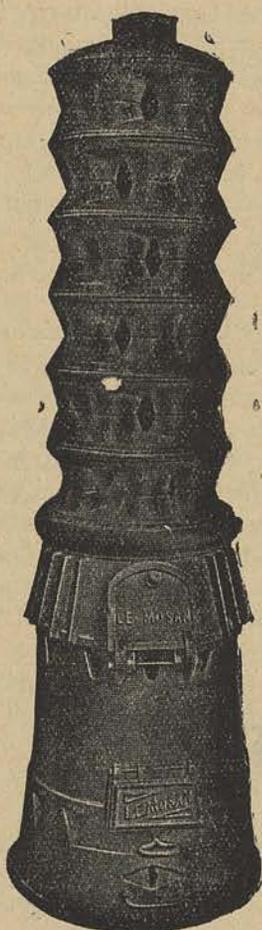
Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

S. A. "CEMSTO"

**CENTRALE DE NETTOYAGE
BRUXELLES**



**Nettoyage journalier
de bureaux, banques,
églises, écoles, etc.**

Nettoyage des maisons privées à l'occasion
de déménagements

Lavage des vitres et façades en abon-
nement et pour une seule fois

Téléphone 12.59.88

20, rue du Béguinage

PAQUES

1938

Gd-DUCHÉ — RHIN — HERTOGENWALD en autocar 3 jours. Départ 16 Avril : 395 fr.
LA PROVENCE & LA COTE VAROISE train et autocar 12 jours. Départ 12 Avril : 1,395 fr.
LA PROVENCE — LA COTE D'AZUR — LES ALPES train et autocar 12 j. Dép: 12 Avril : 1,450 fr.
LES LACS ITALIENS & VENISE train, autocar et bateau 15 jours. Départ 10 Avril : 2,150 fr.

VOYAGES COLOMB 32, rue des Colonies, BRUXELLES. — Téléphone 12.58.78

TOUJOURS UNE ORGANISATION IMPECCABLE ET LES PRIX LES PLUS RÉDUITS

cières imaginables et inimaginables, on les persécute pour leurs sentiments nationaux, on ferme leurs écoles, on les maltraite par mille vexations. Ce qui aggrave ces faits, c'est que les Polonais forment dans le territoire de Kaunas la presque totalité des propriétaires fonciers et des classes instruites, pour autant qu'elles remontent à plusieurs générations. Les dirigeants de la conscience nationale lithuanienne sont ou bien des fils de paysans, ou bien des Polonais superficiellement dénationalisés. Un *auskas* au lieu d'un *owski*, un *icius* à la place d'un *wicz*, un très petit changement opéré sur la terminaison du nom de famille : et voilà le rejeton d'une ancienne famille polonaise transformé en Lithuanien authentique. La recrudescence de l'autorité de Varsovie auprès des gouvernants de Kaunas y augmentera de milliers de reconvertis les rangs de la minorité polonaise, mais une action militaire du maréchal Smigly Rydz aurait fait ressortir soudain un phénomène encore plus inattendu : la Lithuanie lithuanienne se serait découvert un cœur aussi passionnément polonais que celui de la Lithuanie d'ores et déjà reconquise par Varsovie.

Car, dans ces vastes régions de l'Europe orientale, tout ce qui touche à la politique, tout ce qui relève de l'esprit demeurera pour longtemps le privilège d'une classe dirigeante, des gens instruits et des terriens. Les masses populaires se laissent conduire; elles changeraient même de conscience nationale si elles en avaient une. Et voici des facteurs plus importants que la communauté ou la différence linguistiques : ce sont la situation « géopolitique » et les souvenirs historiques, confus et pourtant bien vivaces même parmi les paysans, c'est l'intérêt économique et c'est aussi la façon de comprendre l'univers et les choses quotidiennes.

La même Foi et les mêmes superstitions, les mêmes mœurs et la même façon de contempler la vie règnent des deux côtés de la frontière polono-lithuanienne. A voir un cultivateur muni de passeport à l'Aigle polonais et un paysan soumis à la loi de Kaunas, vous ne soupçonnerez jamais qu'ils appartiennent à des Etats différents. La structure raciale est identique à Wilno, à Grodno et à Kaunas. Les hommes sont durs, opiniâtres, travailleurs et tenaces, rêveurs et guerriers, qu'ils parlent la plus ancienne branche des langues indo-européennes ou qu'ils s'expriment en un polonais singulièrement chantant et mélodieux. Ils ont été élevés au milieu des forêts séculaires, en contact étroit avec la nature sauvage et grandiose, au bord de lacs mystérieux. Ils ont entendu de la bouche des femmes les mêmes légendes de déesses sylvestres, de nymphes et de faunes. Ils vont chasser les mêmes fauves et du même sol profondément aimé ils tirent les moyens de leur modeste existence. De tels liens sont plus forts que l'évolution linguistique qui a conservé ici le beau parler lithuanien et introduit là le polonais plus nerveux, plus adapté au monde moderne.

Quatre siècles de communauté dans la joie et dans la misère! Est-ce qu'une application mécanique du principe des nationalités suffirait à effacer pareille symbiose fraternelle? L'ordonnance d'un général allemand de 1917 vaudra-t-elle mieux que les actes de Horodlo et de Lublin, que les serments de l'élite polonaise et lithuanienne prononcés en 1386, en 1490, en 1569 et finalement en 1791, ces déclarations solennelles de vouloir rester unis?

L'ultimatum de paix, adressé par le colonel Beck aux dirigeants de Kaunas, a réussi à obtenir cette réponse que les Lithuaniens têtus n'auraient pas donnée sans pression du dehors. Le séparatisme de MM. Toubélis et Lozoraitis est condamné mais l'existence nationale des Lithuaniens n'en souffrira nullement. Intégré dans un empire qui trouve son programme dans l'idée jagellonne, — une Pologne allant de la Baltique à la mer Noire, — le petit peuple balte pourra développer sa remarquable culture dans la cadre d'une grande entité économique et

politique. Aucune barrière ne subsistera plus entre Wilno et Kaunas. Laissons aux hommes de loi le soin de fixer la forme de la coexistence des deux Etats polonais et lithuanien. Ce qui importe, c'est le rétablissement de la paix dans le bassin du Niémen. Et le reste est littérature... juridique et politique.

La séance « muette » du Parlement de Kaunas du 19 mars 1938 ne préludera pas à un démembrement, comme le fit la Diète muette de 1793. Cette fois, au lieu d'un partage, l'on a réalisé une union salutaire.

ROGER DE CRAON-FOUSSY.

Les débuts de l'Autriche, pays du Reich allemand

Les événements qui se sont déroulés en Autriche jusqu'à la mémorable nuit du 11 au 12 mars 1938 constituaient le dénouement d'un grand drame. Ce qui s'y est passé depuis nous engage à changer de métaphore; nous pourrions comparer les faits aux premiers accords d'une symphonie — ou serait-ce une cacophonie? Jusqu'ici l'on n'a perçu que variations sur le thème du *Deutschland, Deutschland über alles*, sur le rythme *fortissimo* d'une marche guerrière. Au sens propre comme au figuré. Les troupes allemandes ont occupé l'Autriche au son des fifres et des grosses caisses, et l'apogée des grandioses manifestations de Vienne c'a été la journée du 15, avec ces centaines de milliers d'hommes chantant les hymnes nationaux du Reich et ces dizaines de milliers de soldats défilant au pas d'oie devant le Führer.

Déjà ce prélude bruyant est remplacé par l'*adagio moderato* des quelques semaines qui nous séparent du plébiscite; mais la première décade d'avril nous fera assister à nouveau à de la « grande musique », aux discours d'Adolf Hitler dans les principales villes de la province rattachée, et à la consultation populaire elle-même. C'est après le 11 avril seulement que la vie normale reprendra son cours, une vie soumise à une norme nouvelle, à celle du Troisième Reich.

L'Autriche nationale-socialiste indépendante a duré, sur le papier, jusqu'à la soirée du 13 mars. En réalité, les hitlériens autochtones n'ont été les maîtres chez eux que durant quelques heures, juste le temps qu'ont mis les armées allemandes pour occuper systématiquement l'ensemble du territoire. La journée du samedi 12, à Vienne, fut la plus bizarre que l'on puisse imaginer; la matinée commença comme si tout le monde allait travailler, ainsi que d'habitude. Ouvriers et employés regagnèrent leurs ateliers, leurs bureaux et leurs fabriques comme si rien ne s'était passé. Et pourtant la croix gammée flottait déjà sur les édifices publics et sur de nombreuses maisons particulières; les miliciens bruns se promenaient dans les rues, assurant le service d'ordre dans un accoutrement singulier : costume civil, fusil, brassard rouge à croix gammée. Les uniformes S. A. et S. S. réglementaires étaient encore rares, et la population les admirait naïvement. La jeunesse des écoles se voyait partout, car il n'y avait pas classe; gamins et gamines étaient parmi les plus enthousiastes à fêter la « révolution nationale ». Cette prédominance de l'élément juvénile donnait à la *Stimmung* de la capitale un cachet d'allégresse enfantine où l'on ne percevait

encore ni méchanceté sadique ni triomphe viril et réfléchi. Les nazis étaient attablés fièrement dans les bistrotts et les cafés, brillant à qui mieux mieux leurs couplets et leurs slogans. Plus de juifs nulle part, sauf dans les gares, où ils prenaient d'assaut les trains qui devaient les mener à la frontière. Quelques heures après, hélas! on allait voir revenir les convois, avec leurs occupants : l'air anxieux et penaud, solidement encadrés par des S. A. qui ne ménageaient point les bourrades, beaucoup de ces malheureux sémites étaient fourrés dans des paniers à salade et envoyés directement au dépôt sous l'œil ironique d'une foule désœuvrée.

Entre le départ et le retour de ces pèlerins sempiternels il y avait eu un spectacle inattendu. Vers midi un bruit assourdissant s'éleva dans le ciel : les premiers avions militaires allemands apparaissaient, impeccablement rangés en escadrilles, survolant la ville à une assez faible hauteur. Dix, puis vingt, puis quarante gigantesques oiseaux d'acier décrivaient de savantes boucles dans le ciel printanier avant de se poser sur l'aérodrome d'Aspern. Jusqu'au lundi soir il allait arriver ainsi près de cinq cents appareils de tous les types; ce furent les premiers qui firent pourtant la plus grosse sensation. Ils laissèrent tomber de petits paquets qui, bien avant de toucher le sol, s'éparpillèrent en une infinité de feuilles volantes, ramassées et collectionnées avec ardeur par la belle jeunesse. On y lisait « le salut de l'Allemagne nationale-socialiste à l'Autriche nationale-socialiste ». Peu après ces hôtes ailés, les premiers visiteurs « rampants » commencèrent d'affluer dans la capitale : sections d'assaut et sections de protection venues du Tyrol, de Salzbourg, de Styrie, de Carinthie, de Basse- et de Haute-Autriche. Personne n'avait plus l'idée de travailler; l'on stationnait devant les haut-parleurs et l'on accueillait avec délices les nouvelles que transmettait la radio. Le soir, il y eut une retraite aux flambeaux, plus imposante encore que celle de la veille; l'on ne dormit guère cette nuit, dans l'attente des troupes du Reich qui étaient annoncées. L'avant-garde n'atteignit cependant pas les faubourgs de Vienne avant 2 h. 1/2 du matin. Dès le petit jour, et presque sans interruption, désormais durant trente-six heures, les routes et les chemins de fer déversèrent des hommes, des chevaux, des canons, des mitrailleuses, des autos blindées, des tanks, bref tout l'attirail de l'armée la plus formidable du Continent. Le pavé raboteux des quartiers ouvriers, le macadam des grandes artères commerciales retentissaient pareillement sous les pas des bataillons *feldgrau*, sous le roulement des colonnes motorisées. Pour la première fois de leur vie les Viennois assistaient à pareil spectacle; cela les impressionna outre mesure. L'entrée des troupes allemandes déclencha le choc psychologique décisif dans l'âme des masses hésitantes qui, rouges jusqu'en 1934, docilement soumises au Front Patriotique jusqu'au 11 mars courant, étaient déroutées depuis la chute du régime. Il y a eu au moins un million d'hommes dans la capitale qui ont accueilli avec une résignation incompréhensible le coup d'Etat national-socialiste; ils ne commencèrent à saisir la portée de l'événement qu'en voyant et en entendant les régiments bavarois, wurtembergeois et prussiens faire leur entrée à Vienne. Tant d'uniformes, et quelle tenue, quelle discipline! Une fierté instinctive d'appartenir à la même race, à la même nation que ces milliers de beaux gars s'empara du « Viennois moyen ». Cette gent si peu militariste se sentit soudain pénétrée d'admiration pour d'aussi splendides phalanges. Les fils de ces troupiers qui avaient excité tant de haine et de répugnance en 1914 dans les régions envahies de la France et de la Belgique, ils ont conquis en un clin d'œil les sympathies des faibles Autrichiens, habitués à voir des soldats d'une allure plus bonasse que martiale. Non seulement les trottoirs mais aussi la voie publique étaient noirs de monde, tellement le désir était

grand d'applaudir les « libérateurs ». A côté de l'armée proprement dite l'on vit défiler les *schupos* et les S. S., venus par divisions entières pour remettre de l'ordre dans cette Autriche livrée par Schuschnigg au bolchevisme (*Himmler dixit*). Reçus avec tant de bonne grâce, les Allemands montrèrent des mines dures, sérieuses. Etait-ce par fatigue ou pour se donner une contenance? Toujours est-il que leur joie ne pouvait se lire que dans leurs yeux clairs, tandis que les amphitryons n'en finissaient pas de cris et de gestes exubérants.

Le délire populaire était-il à son apogée? Loin de là! Le comble de l'enthousiasme ne fut atteint que le lundi et le mardi, jours de la visite du Führer. Le 14 et le 15 l'on travailla à peine durant quelques heures de l'avant-midi; puis, les magnifiques avenues et les places somptueuses, construites par les empereurs pour la plus grande gloire de leur dynastie, furent remplies, sur vingt ou trente rangs de profondeur, par une masse incalculable d'hommes, de femmes et d'enfants, d'ouvriers et de bourgeois, de fanatiques et de badauds. Ils attendirent de midi jusqu'à 6 heures du soir; l'atmosphère était chargée comme pour en éclater de l'électricité cérébrale qu'exhalèrent tous ces êtres, animés d'une seule pensée : voir Adolf Hitler. Voici qu'apparaît enfin dans la lueur du crépuscule, debout dans une auto militaire, saluant la foule d'un petit geste raide et mécanique, l'*Imperator*, non pas sanglant, mais exsangue, les traits tirés par l'épuisement et l'émotion. Une clameur immense monte vers le ciel qui s'assombrit : ce sont des *Sieg Heil!* et des *Heil Hitler!* à n'en plus finir. « Un mortel a-t-il jamais été aimé autant que vous, mon Führer? » devait demander le vendredi suivant M. Goering? Hélas! hélas! humanité, voile ta face! Un seul homme encore aurait pu récolter à Vienne des ovations semblables, mais personne ne pense à lui maintenant; son nom même est proscrit dans le pays dont ses ancêtres ont fait la grandeur : Otto de Habsbourg-Lorraine... Ecartons cette vision par trop douloureuse dans son irréalité, et rendons-nous, le mardi 15 mars, à 11 heures, sur la place des Héros. Un temps splendide, une mer humaine, des bannières à la croix gammée, des drapeaux à la croix gammée, des étendards à la croix gammée, des croix gammées et encore des croix gammées. Du haut du balcon où François-Joseph I^{er} reçut, après soixante ans de règne, l'hommage de ses fidèles sujets, Hitler proclame que la conception historique sur laquelle s'est élevée la grande Autriche de jadis ne fut que mensonge. Une seule mission est dévolue à la marche de l'Est : celle d'être un bastion du germanisme. A quoi bon discuter aujourd'hui le bien-fondé d'une assertion aussi hardie? Les plus grands capitaines autrichiens contemplant la scène d'aujourd'hui, du haut de leur socle de marbre : Eugène de Savoie-Carignan et Charles de Habsbourg-Lorraine, dont les statues dominent la place des Héros. Ce furent un Français d'ascendance italienne et un Italien de père français. S'ils pouvaient parler! Mais ils sont d'airain, et nulle voix ne s'élève sur la gigantesque place pour contredire les phrases du Chancelier du Reich...

L'après-midi, à 2 heures, nous assistons au triomphe de l'armée allemande, à la revue la plus colossale que chef d'Etat ait jamais passée à Vienne. Cinq cents avions au-dessus de nos têtes, quatre cent cinquante chars de combat sur le pavé de la *Ringstrasse*, puis ces files de troupes que nous avons vu entrer hier et avant-hier dans l'ex-capitale. Jamais une armée ne nous a paru au même degré un étalage de force brutale et sans âme, à nous Occidentaux qui voulons voir dans le soldat un homme au sens le plus plein du mot. Mais ici : des machines qui passent devant nous au pas d'oie. C'est à peine si cette mécanique trop perfectionnée est interrompue de temps en temps par quelques formations ex-autrichiennes. Les braves pioupious s'efforcent de faire aussi bien que les frères du Reich, mais ils n'y réussissent

point encore; ils ont leurs vieux uniformes et ils défilent au pas de parade autrichien. Quelques semaines, et ces derniers vestiges de particularisme auront disparu, comme tout ce qui rappelle une tradition plusieurs fois séculaire.

Avec les cérémonies du 15 se sont terminés les fastes inauguraux du rattachement de l'Autriche au Reich allemand. En même temps que le monde devait être ébloui par cette ouverture à grand orchestre, des sons disharmonieux, des grincements terribles parvenaient aux oreilles de l'auditeur attentif. Depuis le samedi 12 les mesures légales et illégales de synchronisation se succèdent à une allure vertigineuse. Tandis que la plèbe ne songeait qu'aux *circenses*, les ambitieux et les criminels qui veulent mettre chaque révolution à leur profit pensaient au *panis*, au pain quotidien qu'ils allaient enlever aux vaincus pour se l'approprier à eux-mêmes. Des bandes de voyous, qui n'étaient nullement des communistes — comme se plaisait à les baptiser M. Bürckel — mais des S. A. authentiques, recrutés durant la période d'illégalité dans les bas-fonds de la capitale, se mirent à piller et à saccager des magasins juifs et... autres. Après quelques jours, les S. S. et les policiers venus du Reich mirent fin d'une main très dure à ces exactions. Mais il y eut aussi, sous le couvert d'actions « légales », quantité d'expropriations qui lésèrent des commerçants parfaitement honnêtes. A côté de cela, un bouleversement général dans toutes les institutions, corporations, associations d'intérêt public, où les nationaux-socialistes mirent des partisans sûrs à l'ensemble des postes importants. Les sémites expulsés impitoyablement de la presse, des théâtres, de la radio, de l'administration, de la magistrature, des places responsables dans la banque, le commerce et l'industrie; les médecins non-aryens chassés des hôpitaux, les avocats israélites exclus en pratique du barreau. Des milliers d'arrestations arbitraires; non seulement parmi les mercantis et les financiers véreux juifs pour lesquels c'est bien fait, mais aussi parmi les personnalités chrétiennes les plus propres, dont le seul crime est d'avoir soutenu le régime patriotique. Enfin les lamentables suicides de tant de désespérés. Pas une goutte de sang répandu? Et les Kunwald, les Fey, les Neustäder-Stürmer, dont la fin reste obscure?

Le peuple ignore ces macabres détails. Il ne voit que la façade ensoleillée, l'espoir — très justifié — d'un avenir économique meilleur, l'accomplissement du rêve de la Grande Allemagne : « Un peuple, un empire, un chef ».

GEORGES MONTALBAN.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique et Equateur	25 belgas
IV. — Pour tous les autres pays	28 belgas

Heil !

Heil Hitler! Sieg! Heil! clament aujourd'hui des millions d'hommes. Cette admiration se comprend.

Dans toute l'histoire peu de carrières peuvent se comparer à celle d'Adolf Hitler, fils d'un pauvre employé, — militant socialiste —, révolté contre son propre parti — précipité du haut d'un échafaudage par ses camarades — petit peintre mal nourri — mal fagoté et d'aspect un peu ridicule.

Mais en 1918, quand sa patrie s'effondre, ce petit homme, lui, ne s'effondre pas.

D'autres prêchent le pacifisme, l'abandon, le confort. Lui prêche l'abnégation, la discipline, l'héroïsme guerrier.

On le met en prison. On le ridiculise. Rien n'y fait. Il va de ville en ville. Il conquiert l'opinion. Par des voies d'ailleurs légales, il s'empare du pouvoir et dès lors les choses marchent à pas de géant.

Le carcan qui enserrait son pays est brisé. La Sarre et la Rhénanie sont reconquises. L'Italie devient l'alliée du Reich. La Pologne et les puissances de la Petite-Entente entretiennent avec lui des relations cordiales. L'Autriche se donne; et vingt ans après un désastre sans pareil, l'Allemagne se réveille plus unie et plus forte qu'elle ne le fut jamais au cours de son histoire.

Dans le domaine social l'œuvre n'est pas moins étonnante. Sous la main d'Hitler, la discipline remplace le désordre. Au découragement succède l'esprit d'entreprise. Le culte de la paresse, l'étalage du vice font place au travail et à l'effort. La décrépitude s'efface devant la jeunesse. L'égoïsme et la discorde se transforment en bonne humeur et en solidarité.

Devant une œuvre aussi étonnante, qui ne serait frappé d'admiration? Qui ne joindrait ses acclamations à celles de la nation allemande?

Et cependant quelques hommes s'obstinent à dire : « Non ». Nous ne parlons pas des anarchistes, des politiciens, ni de certains étrangers dont la frayeur fausse le jugement. Mais, chose étonnante, en Allemagne même il y a une élite, il y a des savants, et des prêtres, il y a un capitaine de vaisseau, un brave entre les braves, qui préfère aller en prison plutôt que d'obéir aux ordres du chef acclamé de tous.

Ce capitaine est un ancien commandant de sous-marin, devenu pasteur de l'Eglise évangélique, et il s'appelle Niemöller. Cet homme est-il fou? Ou est-ce un original, une espèce de Don Quichotte, un individu aigri, un ennemi personnel de Hitler?

Non. Cet homme a une conception très haute de la vie. Après la guerre, renonçant à la carrière militaire, il s'est fait prédicateur de l'Evangile. Il respecte la loi. Quand les nazis prirent le pouvoir, il se soumit loyalement à l'autorité légitime.

Alors pourquoi cet homme se dresse-t-il aujourd'hui contre l'ensemble de sa nation? Pourquoi préfère-t-il aller dans un camp de concentration, plutôt que de se taire?

Cette question vaut la peine d'être posée et nous l'examinerons à deux points de vue : d'abord au point de vue temporel, et puis au point de vue spirituel. Au point de vue temporel, le triomphe de Hitler est complet. Il ne peut se comparer qu'à celui de Bonaparte après Marengo. Dans l'un et l'autre cas, un vieux monde s'écroule et un nouvel état de choses surgit. Au temps de Bonaparte, c'était l'Ancien Régime qui s'effondrait. Aujourd'hui c'est le système démocratique et libéral. Vers l'an 1800, les Droits de l'Homme gagnaient de proche en proche, Aujourd'hui l'état autoritaire est en train de conquérir le monde. Aujourd'hui,

comme autrefois, c'est la même mollesse dans la défense des vieilles idées, et la même énergie foudroyante de la part des nouveaux venus. Et de même que les révolutionnaires acclamaient il y a cent cinquante ans le drapeau tricolore, aujourd'hui les foules s'inclinent devant les étendards à la croix gammée.

Ceci constitue un premier danger. Les idées ne connaissent pas de frontières, et pour le national-socialisme il y a impossibilité de s'arrêter, parce que le Nazisme n'est pas seulement une politique. C'est une religion : la religion de la Race. Selon cette religion, telle que l'exposent ses représentants autorisés, la Race est en ce monde la réalité suprême. Elle crée, détermine et gouverne toutes les activités humaines. Les idées abstraites, morale, droit, vertu, bonté, etc., ces idées prises en elles-mêmes sont des mots vides de sens, car toutes ces choses ne sont que des produits de la Race.

Ceci se comprendra mieux au moyen d'un exemple. Dans l'antiquité, les peuples de la Méditerranée produisirent une Religion, la religion chrétienne; une Philosophie, celle d'Aristote et de Platon; un Art, dont le modèle le plus achevé est le Parthénon d'Athènes; une Morale exprimée dans le Décalogue; un Droit codifié dans les lois romaines.

A l'époque moderne, les peuples germaniques produisent une autre religion, celle de la Race; une autre philosophie, celle de Hegel; une autre morale, celle de Nietzsche, c'est-à-dire la morale de l'orgueil; un autre droit, le droit du plus fort; un autre art, dont les tumultes wagnériens et l'architecture colossale sont les premiers balbutiements.

L'épanouissement total de la Race est le but suprême de l'activité humaine.

Mais où s'arrête la Race? Actuellement on met des bornes sur le Brenner et sur le Rhin. Mais les bornes se déplacent.

Et puis dans une Race il n'y a pas seulement les frères, il y a aussi les cousins. Ne faut-il pas les éclairer? Et s'ils ne veulent pas comprendre, n'a-t-on pas le devoir de les révéler à eux-mêmes?

Enfin, la Race une fois en possession de son plein développement se heurte à d'autres races, et s'il n'existe aucune morale universelle, il ne subsiste pour régler les différends que la force, la terreur, et ces exécutions de femmes et d'enfants dont en Belgique nous avons fait la triste expérience.

Ce n'est pas tout. La pureté de la Race étant essentielle à son développement, les éléments étrangers, et ceux qui sont jugés nuisibles par les médecins de la Race, doivent être impitoyablement supprimés, comme c'est le cas pour les Israélites et pour les stérilisés.

Enfin, au sein même de la Race, l'individu n'a pas plus de droits ni de valeur qu'un engrenage dans une machine. Si l'engrenage vient à grincer, l'intérêt général en exige la suppression.

Tel est le cas du commandant Niemöller. Ce commandant est un engrenage qui grince. On doit donc le reléguer dans un dépôt. Or, ces théories sont la négation même des idées dont vit l'âme humaine depuis l'origine de l'Histoire.

Et ici nous touchons au domaine spirituel.

Depuis les temps les plus reculés on découvre chez les hommes des aspirations communes à la justice et à la bonté.

Ces aspirations, on les retrouve chez les Chinois comme chez les Babyloniens d'il y a six mille ans. Moïse, héritier inspiré de la science égyptienne, purifie ces idées et les proclame avec éclat du haut du Sinaï. Platon les reprend en des dialogues qui resteront jusqu'à la fin des temps la perfection de la beauté, ainsi qu'une éternelle protestation contre la laideur de la force brutale. Rome incorpore ces idées dans ses Codes. Enfin, Notre-Seigneur Jésus-Christ vient accomplir la loi et les prophètes. Les vérités éter-

nelles, il les éclaire d'une nouvelle splendeur. Il les transfigure. Il les achève par la loi de charité; et l'Eglise les propage à travers les nations.

Or, le Racisme prend le contre-pied de tout cela. Au lieu de la bonté et de la beauté suprêmes entrevues par Platon ou par Lao Tse, et enseignées aux pauvres dans l'Evangile, il érige une idole, une monstrueuse idole, dont les autels sont des stades et des usines, dont les prêtres sont des guerriers défilant au pas de l'oie, et dont les instruments de culte sont les canons de 420 millimètres.

Naturellement, il serait absurde de croire que tous les nationaux-socialistes vont au bout de leurs propres idées, ou même qu'ils les connaissent.

M. Hitler, par exemple, qui s'est formé tout seul, qui est en même temps homme d'Etat, prophète et artiste, semblant avant tout guidé par l'amour de son pays, le souci de la grandeur et l'ambition légitime d'obtenir pour ses concitoyens une place convenable au soleil. Dans ce sens, il rappelle Mahomet.

Malheureusement, les idées fausses (et celles d'Hitler sont aussi fausses que celles de Mahomet) portent en elles-mêmes des conséquences inéluctables.

Il en ira du Racisme comme de l'Islam et comme de la Révolution française qu'en ses premiers jours beaucoup d'honnêtes gens acclamaient comme l'aurore de la liberté et de la fraternité évangéliques.

Mais aujourd'hui les plus aveugles voient que la liberté absolue dégénère fatalement en esclavage et en faiblesse; et l'on voit l'homme livré à ses instincts tomber dans un égoïsme abject et n'avoir même plus le courage de perpétuer sa propre postérité.

Il en est de même pour le Racisme.

Cette théorie porte en soi un élément destructeur. Elle engendrera inéluctablement une affreuse tyrannie, un écrasant ennui. C'est pourquoi il faut le dire : tous les triomphes et tous les succès n'empêchent pas l'erreur de rester une erreur, et quand même une idole serait adorée par la terre entière, elle n'en resterait pas moins une idole, ainsi que le rappelaient très opportunément au roi Nabuchodonosor les trois jeunes gens d'Israël lorsque, devant les peuples prosternés au pied de la statue d'or, ils répondaient au monarque : « Quant à la statue que vous avez érigée, ô Roi, nous ne l'adorerons jamais. »

De même, si nous en croyons l'Apocalypse, il arrivera des temps où la Bête dominera la terre (et par Bête il faut entendre ici non un homme mais une Idée). Cette Bête accomplira des prodiges. Tous les hommes la suivront, et nul ne pourra lui résister. Mais quand même tous les hommes sans exception se prosterneront devant la Bête, et la salueraient de leurs acclamations, l'unanimité des hommes aurait tort.

Dans des cas de ce genre, c'est l'unanimité des hommes qui est peureuse, faible, esclave et petite — et quand même il resterait unique de son espèce, c'est l'homme sincère, le Niemöller de l'époque, qui seul est grand, courageux, libre et digne de toute admiration, quand debout et face à la monstrueuse idole il ose lui crier : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que Lui seul. »

Comte EUGÈNE DE GRUNNE.

En quelques lignes...

Au seuil de la dix-huitième année

Pour le jeune homme, c'est un « tournant » : le tournant qui sépare de la rhétorique des bons Pères l'université et ses prestiges. Pour une revue, c'est un bel âge — vraiment. Combien en aurons-nous vu mourir des jeunes filles ! Combien de ces feuilles périodiques auront été emportées par la première bourrasque, laquelle s'identifie souvent avec la première facture de l'imprimeur ! La *Revue catholique des idées et des faits*, notre Revue fondée, voici tout juste dix-sept ans, sous les auspices du saint Cardinal Mercier, continue....

Elle a cette coquetterie de ne pas renouveler sa toison en janvier. Elle se distingue par son air printanier. Vieillir, pour elle, c'est entamer une nouvelle saison de fleurs sur l'aubépine et d'oiseaux dans les nids. Je trouve cela fort sympathique.

L'année qui vient de s'écouler (la dix-septième) n'est pas de celles que notre Europe aux abois voudrait revivre. Du moins, pouvons-nous nous rendre ce témoignage que nous avons, neuf fois sur dix, vu juste. Pour prendre en faveur de Franco et des nationaux espagnols l'attitude de loyal soutien que commandent la raison et le sentiment, nous n'avons pas attendu la onzième heure. Pour prévenir les pacifolâtres des dangers d'une politique qui consista longtemps à fermer les yeux sur les menées prussiennes, nous n'avons pas attendu que les légions hitlériennes se missent en marche du côté de Vienne et du Brenner.

Mais il serait peut-être outrecuidant de nous décerner ce certificat de claire vue. Nos fidèles lecteurs — et leur fidélité nous touche, nous conforte — nous ont prouvé, par leur attachement même, qu'ils suivent avec intérêt notre effort vers la vérité. Il nous reste à leur souhaiter, pour l'an dix-huit, mille et une chances. *Ut sint unum!* : ainsi parle notre devise. Cela vaut bien tous les slogans d'aujourd'hui.

Printemps de mars

Cette fois, nous le tenons. Ou, plutôt, c'est lui qui nous tient. Par ces liens très doux et trop agréables à supporter et qui s'appellent goût de la flânerie ou mépris du chauffage central.

Les pessimistes irréductibles assurent que ce soleil de mars ne prédit rien qui vaille. A les entendre, les catastrophes sur la terre seraient toujours précédées par quelque bouleversement dans le ciel. Et d'évoquer cet août de 1914, où les moissons trop mûres croulaient sous les flèches d'or du Bourguignon. Laissons ces fâcheux à leurs méchantes déductions, et savourons la mort précoce de l'hiver.

Les giboulées ont déserté le rendez-vous du calendrier. Nous ne verrons pas les nuages cuivrés fondre en neige ou nous fouetter des mille lanières du grésil. L'offensive des bourgeons s'est propagée sur toutes les haies, comme un clair mot d'ordre. Les météorologistes ne connaissent plus que la « crête anticyclonique » : et nous finirons bien par savoir que cela signifie de l'azur, des chansons, des crocus au parterre et des lisérés roses aux collettes des marguerites. Les bancs du square ont retrouvé leur public de retraités frileux et de vieilles dames au cabas. Sous les marronniers à peine verdissants du boulevard, les deux petits ânes qui portent, sur l'oreille, un pompon rouge et, sur le dos, des bébés joufflus et piaillants reparaisent, harnachés de frais.

C'est le printemps, vous dis-je, puisque l'instituteur est obligé, pour retenir l'attention, de lire, devant la classe, les *Lettres de*

mon moulin. C'est le printemps : mon coiffeur s'est mis, en repeignant son bungalow des champs, de la couleur verte plein les cheveux ; les marchands de graines emplissent leurs enveloppes ; les modistes se piquent les doigts à coudre, sur des calottes coquines, des bouquets hérissés.

Au ministère de l'Agriculture, un commis somnolent a extrait, de la chemise verte comme les feuilles, l'arrêté comminatoire sur les incendies forestiers et le danger de fumer la cigarette par les taillis. Et c'est vrai que, le soir, on hume, à travers le crépuscule, une odeur de brindilles qui flambent, là-bas, au versant de la combe où s'affairent, le chapeau pointu en bataille, les lutins d'avril...

Une exposition de l'Association Guillaume Budé

Sous le patronage de ce Guillaume Budé, qui peut être considéré comme le véritable fondateur du Collège de France, plus de 5.000 humanistes se sont groupés, en quelque quinze ans. Le but de l'Association est la défense et illustration de la culture classique. C'est dire que, dans la querelle qui continue d'opposer les Anciens et les Modernes, les « Budistes » défendront avec ardeur l'étude du grec et du latin.

Mais l'Association a entrepris, également, d'éditer à son chiffre les chefs-d'œuvre de nos littératures classiques. En ce moment, une exposition fort intéressante réunit, à Liège, la collection complète de ces diverses publications.

Quand on se souvient de la place qu'avait prise l'Allemagne sur le marché du livre scolaire, du manuel où nos collégiens, où nos jeunes universitaires lisaient Eschyle ou bien Horace, on ne peut que saluer avec joie l'initiative de ceux qui ont voulu que le monopole de l'édition classique ne fût plus réservé aux Germains. Sans compter qu'il y a un monde entre ces bouquins sans grâce du Teubner d'autrefois et les livres fort agréablement présentés qui se réclament de la chouette ou de la louve, de Pallas-Athène ou de Minerve casquée.

L'Association Guillaume Budé organise aussi des croisières en Méditerranée, aux sites les plus vénérables et les plus émouvants de la Grèce et de Rome. Rome, ce n'est pas seulement l'Italie, mais encore le littoral africain où les fouilles révèlent une si prodigieuse fermentation de vie civique et religieuse et toute latine.

Des congrès rassemblent les tenants des disciplines qui méritent le nom d'*humaniores litteræ*. Le prochain se tiendra à Strasbourg, dans quelques jours.

Puisse cet attachement des humanistes à la cause de la civilisation dont nous sommes fiers nous consoler des coups de force et du bruit de bottes !

La poésie autrichienne

Au moment où l'Autriche indépendante disparaît de la carte du monde, il n'est pas sans intérêt de se demander quelle fut, en ces trente ou quarante dernières années, la place de Vienne dans la littérature germanique.

Autrefois, les Viennois pouvaient citer avec orgueil les noms de Grillparzer et d'Anzengruber. L'un et l'autre sont des hommes de théâtre ; ce qui n'a rien pour nous surprendre : la capitale de l'ex-Autriche est, d'abord, une ville de plaisir. Grillparzer est un néo-classique et il penche vers la tragédie. Anzengruber, qui cherche son inspiration dans les couches populaires, inclinera plutôt du côté du réalisme.

C'est au théâtre que Hofmannsthal va révéler un talent hors de pair. Il est le créateur de petits drames lyriques, où la part

du dialogue est fort réduite. Hofmannsthal finira par obliquer vers la musique pure et l'opéra : nous sommes bien au pays de Mozart et de Schubert.

Beer-Hofmann est juif. Cela se sent. Cela se sent surtout à son mysticisme, à la conscience qu'il a de la pérennité de sa race. D'ailleurs, Beer-Hofmann ne croit pas que l'on puisse écrire le drame d'un individu : ce qui l'intéresse, c'est le destin d'un peuple.

Le principal auteur dramatique de ces dernières années semble bien être Arthur Schnitzler. Ce médecin viennois est très averti sur le chapitre de la psycho-pathologie, chère à Sigmund Freud. Il a une solide culture littéraire ; et c'est ainsi qu'il connaît à fond les répertoires allemand, français et scandinave. Parti de formes brèves (pièces en un acte), il ira vers des drames richement nuancés, mais qui s'encombrent d'une philosophie pessimiste et compliquée.

Hermann Bahr fait surtout figure de lanceur d'idées. Essayiste brillant, il a dirigé, quelque temps, le groupe de Vienne où l'on rencontrait, à côté d'un Félix Salten, un Stefan Zweig, à côté d'un polémiste comme Karl Kraus, un esthéticien comme Rudolf Kassner.

Richard Schaukal, le rival lyrique de Hofmannsthal, est originaire de Brünn en Moravie. Nous ne sommes plus si loin de cette sentimentalité tchèque, qui éclate dans les poèmes de Rainer Maria Rilke.

Suite au précédent

On pourrait citer d'autres noms encore. Que faut-il retenir de cette période assez tourmentée des lettres autrichiennes ?

Tout d'abord, que Vienne, carrefour de l'Europe centrale, réagit aux influences qui lui viennent de trois directions : influences germaniques, latines et slaves. En réalité, nous n'avons pas affaire à une littérature foncièrement originale. Vienne fait un peu penser, *mutatis mutandis*, à cette inquiétante Alexandrie d'Égypte. Au creuset de sa sensualité mélancolique viennent se fondre des traditions fort diverses. Mais parce qu'elle a, extrêmement développé, le sens architectural, parce qu'elle tient par-dessus tout à la forme, la capitale autrichienne se distingue par la ligne décorative de ses transpositions.

Sans doute il serait trop facile de jouer, l'Anschluss une fois accompli, au prophète d'avant-hier. Qui ne voit, cependant, que cette littérature — humaine chez Schnitzler, raffinée chez Hofmannsthal, agile chez Hermann Barr — n'était pas autre chose, comme l'a dit Bahr lui-même à propos de Schnitzler, que « la confession d'une classe sociale au déclin » ? Verlaine a parlé, quelque part, de cet Empire à la fin de la décadence et qui voit accourir, des forêts du Nord, les grands barbares blancs. Sans se désintéresser tout à fait du réel, la littérature autrichienne, où dominait l'élément juif, n'avait pas des attaches profondes dans la masse de la nation. Au demeurant, la nation est hétéroclite et la cohésion fait défaut. C'est ce qui explique, en partie, l'absence de réactions de Vienne la conquise. « Quand un peuple tient sa langue », disait Mistral, « il tient la clef de sa prison. » En Autriche, le patriotisme littéraire n'a même pas été réveillé par la guerre de 1914-1918. C'est à peine si l'on peut distinguer, dans les dernières œuvres de Hofmannsthal, un retour à la tradition d'une Autriche catholique, baroque et « enjésuitée ».

Et l'on évoque, non sans tristesse, la figure romantique de ce chancelier Schuschnigg qui, la partie perdue, se console, dans une idylle douceâtre, de n'avoir pu réaliser son rêve chimérique d'un Saint-Empire restauré, avec une couronne d'or, les génuflexions des chambellans et les vagues des grandes orgues qui étouffent les voix justes et grêles des Petits Chanteurs de Vienne...

Le milieu littéraire et scientifique sous les ducs de Bourgogne⁽¹⁾

Michault Taillevent, qu'il ne faut pas confondre avec Pierre Michault le rhétoricien, met, dans la poésie bourguignonne étouffée par l'allégorie, comme un accent prévillonnaise.

Les comptes des receveurs ducaux le qualifient de « joueur de farces ». Et cela signifie, sans doute, qu'il dut collaborer à la mise en scène de ces fêtes-spectacles qui allaient des entremets animés et des ballets à la morisque jusqu'aux représentations des Mystères ou des moralités sur les tréteaux dressés lors des Joyeuses Entrées. Il arrive à Michault de verser dans le genre ennuyeux. C'est qu'un poète à gages est aussi valet de chambre, et qu'il ne s'agit pas de s'élever contre le goût — fût-il exécrable — de la Cour. Le grand duc d'Occident, si fastueux, si prompt à vider sa cassette, ne gâtait point, certes, Taillevent dont les gages s'élevaient, en 1437, à six sous par jour. Et nous avons une autre feuille d'états, antérieure, qui fait mention d'un salaire de trois sols !

Pour flatter le prince, Michault Taillevent a rimé le *Songe de la Thoison*. On connaît aussi de lui cette délicieuse pochade (la *Destrouse Michault Taillevent*) où rit, déjà, toute la fantaisie prime-sautière de Marot qui se plaint au roi d'avoir été dérobé. Des brigands ont assailli notre rimeur, à l'orée du bois, entre Senlis et Pont-Sainte-Maxence. Il lui en coûtera bien 15 livres pour racheter un cheval. Philippe dut verser la somme : il goûtait cette forme de mendicité élégante.

Taillevent a écrit une relation de voyage (d'« ambassade »), des chansons de route, des pronostications, des déplorations, le *Débat du Cœur et de l'Œil*, un traité de courtoisie, un *Régime de Fortune* où Horace — évidemment — sera allégué. Bref, il s'est comporté, le plus souvent, comme un parfait suiveur, poussant le conformisme jusqu'à l'imitation du *Congé*, à l'instar du vieux Jean Bodel.

Mais, pour notre plaisir et pour sa survie, du moins mit-il en forme les 93 strophes du *Passe-Temps*. C'est presque, déjà, le dessin strophique de Villon. Mais les octosyllabes, groupés par sept (au lieu de huit), forment une carole un peu boitillante. Michault, qui a dépassé le cap de la cinquantaine, se souvient de ses jeunes années. Alors, il faisait « virelais de fleurs » : aujourd'hui ses ballades sont explorées ; Vieillesse et Pauvreté lui livrent rude guerre.

*De povre homme adez povre songe ;
De povre saint povre chappelle ;
Povre homme, ce n'est point mensonge,
La mort huche, la mort appelle
A tout sa hoe, à tout sa pelle...*

Et cette complainte d'une vieille cigale qui regrette de n'avoir point imité la fourmi, c'est à peu près ce qui nous reste de plus vivant, de plus émouvant en tout cas, d'une littérature poétique dont le principal souci fut de s'accommoder des mille et une entraves du lieu commun, du déjà-dit, de la formule et du conventionnel.

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 18 mars 1938.

Car il ne faut accorder à Georges Chastellain poète qu'un coup de chapeau à peine poli. On lui doit des milliers de vers politiques. Mais nous sommes encore loin des Discours de Ronsard sur les misères du temps.

Quant à Jean Molinet, l'indiciaire, nous regretterions bien le temps que nous aurions perdu à lire la nouvelle édition de ses *Faictz et Dictz*. Quelqu'un a soutenu, de lui, qu'il était plus poète dans sa prose que dans ses vers. Cela signifie, sans doute, que l'abus de l'antithèse, du calembour, du jeu de mots, de l'apostrophe, de l'interprétation étymologique des lettres, du style à tournures et à phrases cadencées frappe moins, ennue moins, dans une page en « longues lignes » que dans les pièces à forme fixe.

Ces recherches de la technique pour la technique, ces complications d'amuseurs qui ne sont même pas amusants, de faiseurs qui tournent le dos à l'inspiration, iront s'accroissant dans la seconde moitié du siècle. L'école poétique des grands rhétoriciens y perdra tout crédit. Mais il serait peut-être injuste de voir, dans ce gauchissement du côté de l'emphase, du verbalisme et du clinquant, une influence purement bourguignonne. Les poètes de France ont connu, à travers tout le XV^e siècle, cette sujétion du langage imposé par les canons d'une mode tyrannique. Charles d'Orléans en personne est, souventes fois, un écho. Seul, Villon, par le prestige de la jeunesse, crée ce lyrisme intérieur où le poète engage tout l'homme et rien que lui.

* * *

En ce temps-là, Philippe le Bon vieillissait, « durement lubrique ». A la société des nobles il préfère la compagnie de ses bâtards et des serviteurs admis à l'honneur de lui enlever un de ces longs souliers à la poulaine.

Le dauphin de France, le futur Louis XI, est en Brabant, fugitif et révolté contre son père, le roi Charles. Le château de Genappe lui a fait accueil. C'est, en bordure de la rivière, une résidence ducal qui sert surtout de rendez-vous de chasse. La campagne est giboyeuse. Philippe, malgré la soixantaine bien sonnée, ne dédaigne pas de décapuchonner le faucon. Le dauphin, qui emmène volontiers Charolais, passe, lui, pour un maître veneur; il est déjà bien l'homme qui, au soir de sa vie, enverra quérir des chiens partout : bouledogues et levrettes d'Espagne, lévriers bretons, petits chiens velus de Valence. Et les journées se passent à forcer le cerf ou en harassantes voleries.

Mais les soirées sont longues, bien qu'on se couche tôt. Que faire, entre hommes, après le vin aromatisé et les épices, sinon narrer, sans façons, des histoires gaillardes? Le duc y prend plaisir. Il faut bien pousser sa cour. Et les conteurs s'avancent, enhardis par leur seigneur et maître, qui ouvre, plus souvent qu'à son tour, le livre des souvenirs.

L'idée a germé d'un recueil, tout pareil à celui du Florentin Boccace. Il ne s'agit plus que de parfaire la centaine. Chacun voudra s'y employer, de son mieux. Et quand on aura trouvé pour mettre en terme — comme on disait alors — ces contes de la veillée, un rédacteur (« d'acteur ») à la plume verveuse, la littérature narrative du XV^e siècle sera enrichie d'une œuvre de haut mérite, de haute grasse aussi.

Trente-cinq conteurs sont désignés nommément dans les *Cent Nouvelles nouvelles*; et puis, il y a l'acteur : celui-là même qui noua la gerbe. Presque tous Bourguignons. Seuls, Mgr de Villers, **Beauvoir et le sire de la Barde font partie de la suite du dauphin**. Chacun dit ce qu'il sait le mieux; car les attributions n'ont rien de fantaisiste. Tous les compagnons que cite le manuscrit de

Glasgow, avec ses cent miniatures fort libres, ont bien pris la parole, à leur tour d'audience. Castregat, par exemple, amman de Bruxelles, situera la nouvelle 53 dans l'église de Sainte-Gudule. Non, l'acteur n'a rien inventé en mettant dans la bouche de tel conteur telle « ratelée »!

Mais si les trente-cinq conteurs ont payé, chacun, leur écot, simplement, le rédacteur unique, le trente-sixième, anonyme et avisé, qui fondit au creuset d'un style du meilleur aloi ces écus bourguignons et ces bons francs de France, l'acteur a fait œuvre d'artiste. Cet acteur, qui est-il?

Antoine de La Sale, a-t-on dit. Mais cette légende qui, comme toutes les légendes, a la vie dure, il faut la tuer. Antoine, cet enfant naturel qui dut endosser tant de paternités littéraires, n'a même pas fréquenté — je l'ai démontré quelque part — le milieu bourguignon. Plus que sexagénaire dès son second préceptorat chez Saint-Pol, il n'aura jamais quitté les domaines de Luxembourg. Tout ce que l'on peut établir, c'est que Louis de Luxembourg, lequel hantait volontiers le cercle de Genappe, aura apporté au château, à l'occasion d'une de ses fréquentes visites, le manuscrit d'auteur du *Petit Jehan de Saintré*, le plus attachant des romans du XV^e et que La Sale, homme du passé au seuil de la Renaissance, composa comme un dernier adieu à la chevalerie expirante.

Et l'acteur, ce n'est pas non plus Philippe de Loan, bien qu'il ait conté dix nouvelles.

Ni davantage Philippe Pot, Mgr de La Roche, l'homme de Dijon, qui voulut faire dresser son effigie en chevalier sur la dalle que porteraient ses pairs processionnants, au sanctuaire de Cîteaux. Certes, ce Bourguignon, que Chastellain appelle « beau langaigier », est bien disant et fort capable de tenir une plume. Il reste que les arguments produits en sa faveur sont plus fragiles que la cendre du tombeau.

Les *Cent Nouvelles nouvelles* sont anonymes. Un mystère de plus sur ce livre à l'usage d'un cercle très fermé, et d'un caractère comme secret. Cette absence de signature ne pimente-t-elle pas la saveur malicieuse des livres nouvelles de Bourgogne et de Flandre?

Ce qui nous intéresse, dans ces contes à rire, c'est la peinture truculente d'une humanité médiocre, mais vraie. Comme le livre les campe sous nos yeux, en traits inoubliables, ces personnages dont s'égayèrent, autour de Philippe, les conteurs amusés! Voici, protagonistes en cote simple, les femmes, toutes les mêmes, aussi promptes qu'au déduit à la feintise, aux larmes de commande : fraîches meunières, fillettes tôt averties, mères délurées, chambrières pétillantes de malice. Les « bons maris » sont presque tous cornards; et leur couleur est, à cette époque, le bleu. Bourgeois, ils dorment, tout nus, dans des lits bien encourtinés, à la française, près de leur coffre où s'empilent les écus. Gentilshommes, ils préfèrent à la Croisade la chasse au gibier de plaine et, d'aventure, aux gouges accommodantes. Les rustres, simples ou brutaux, nous les croirions sortis en droite ligne de l'école de Médan. Quant à la galerie des religieux, réguliers ou séculiers; elle n'a rien d'édifiant : moines paillards, nonnains luxurieuses, clercs trop savants dans l'art d'aimer...

Le tableau ne serait-il pas outré? Et si, du plan littéraire nous passons à l'évocation du milieu social, quelle serait, au juste, la valeur documentaire de ces tranches de vie?

M. Pierre Champion, qui s'est fait le plus patient fureteur d'archives, allègue à ce propos les Régistres des audiences de Philippe le Bon. Il s'agit d'une chronique judiciaire, au jour le jour, de Flandre et de Bourgogne. Les greffiers de la chancellerie ont recueilli les simples propos des inculpés. Or plusieurs de ces causes réelles rappellent — étrangement — les histoires de Genappe; leurs acteurs... ou leurs victimes ressemblent, comme

des frères ou des sœurs, aux personnages des *Cent Nouvelles nouvelles*.

D'autre part, il n'est que d'ouvrir les Régistres du scelleur de l'Officialité de Tournai pour constater que Mgr l'évêque y tient le compte, avec sérénité, des amendes pour manquements aux mœurs ou à la discipline. Le tarif est assez uniforme. Et certains attendus ne manquent pas de piquant. Que dites-vous de ce Walterus Weytius, curé de Lisseweghe (Flandre occidentale), qui, après avoir écopé de 6 livres pour concubinage, se voit infliger 40 sols, « ... quia, ipso die sancti Donatiani, incipiens missam Beate Marie, custode cantanti Salve sancta parens, ad populum se vertit, dimittens suum confiteor, dixit custodi : Finite, in nomine Diaboli, quousque dixero confiteor! » ?...

Mais nous aurions tort de nous étonner, de nous scandaliser surtout, du rôle peu reluisant que semble jouer, à l'époque bourguignonne, le monde clérical. Comme elle est misogyne, la littérature du moyen âge est antimonaicale, avec une sorte de passion fraîche et joyeuse. D'ailleurs, les Régistres d'amendes de l'évêque, les Lettres d'audience de Philippe le Bon ne nous montrent que des délinquants. Ces juridictions répressives ignorent la foule des braves gens et des bons religieux qui n'ont pas fait parler d'eux. Au siècle de sainte Colette de Corbie et des Frères et Sœurs de la Vie commune, des chanoines de la Congrégation de Windesheim, des petites Sœurs grises et des Sœurs noires, de la dévotion aux Sept Douleurs de Notre-Dame et de la pratique qui tend à se généraliser du Chemin de la Croix, il dut bien y avoir des légions de dévôts. Mais, voilà! pareils aux peuples heureux, les vertueux sujets du duc lubrique n'ont pas d'histoire...

Nos francs conteurs le savent bien, qui, pour demeurer tout près de la nature, n'en vont pas moins chercher le thème de leurs anecdotes dans le monde peu recommandable des ribauds, de ceux qui font tapage à la taverne, entre deux vins, des filles faciles, des maritornes franches du bec, des clercs vagants et des religieuses sans vertu. Pas de pudeur. Une verdure grande. Mais, si le réalisme est une chose, le libertinage en est une autre.

Une fenêtre ouverte sur la campagne de Genappe et sur la vie : voilà les *Cent Nouvelles nouvelles*. Et la solide santé des conteurs qui disent le mot n'effaroucherait que Tartuffe.

* * *

Quand se termina le Banquet du Faisan, de nobles seigneurs et de gentes dames exécutèrent les figures d'un véritable ballet de cour. Mais le principal divertissement chorégraphique de l'époque est la « morisque » — ou danse orientale — dont il est si souvent question dans les récits de fêtes et dont j'ai cru reconnaître une représentation graphique dans un dessin, que je décrirai, du Maître de Wavrin. Les momeurs sont des danseurs costumés, avec chaperons et « faux visages » (masques). Leurs ébats tiennent surtout de l'exhibition carnavalesque.

Faut-il parler d'une littérature dramatique, à l'époque bourguignonne? Il semble bien que le théâtre que préfèrent les ducs, c'est les festivités à grand spectacle dont s'agrémentent le programme des noces et festins. Les entremets dramatiques supposent, cela se conçoit, une longue préparation, avec mouvements soigneusement réglés et rôles appris par cœur. On joue, sur les hourts ou tréteaux, des histoires mythologiques comme les travaux d'Hercule ou la quête de la Toison d'or. Quand Sainte-Église, Grâce-de-Dieu et ses compagnes les Vertus récitent triolets et huitains, on peut croire que l'on assiste à une moralité dramatique. Et l'accompagnement musical complète la fête des yeux par l'harmonie des chants et instruments. D'autre part, à l'occasion des Entrées dans les bonnes villes, il arrive que des échafauds, dressés aux carrefours, proposent à l'admiration

du peuple des tableaux vivants qui représenteront, par exemple, le *Rétable de l'Agneau mystique* (Gand) ou le *Jugement de Paris* (Lille, en l'honneur de Charolais). On est éclectique, chez les ducs. Cela va du fervent au profane, de l'allégorie religieuse à la Fable grecque et d'amour.

Une ordonnance de Philippe le Bon défend aux bourgeois des Chambres de rhétorique de débiter des vers factieux à son adresse. Serait-ce une allusion à de véritables représentations théâtrales? Il est difficile d'en décider. Les archives duciales font mention, et plus d'une fois, de jeux de personnages exécutés devant les princes. En 1421, à Douai, le grand duc d'Occident reçoit le divertissement d'un « jeu de farse ». Mais pouvons-nous songer à des textes dramatiques proprement dits, écrits pour la scène par des professionnels du théâtre? Nous avons conservé, de Michault Taillevant, une moralité composée lors des préliminaires du Traité d'Arras : Guerre et Povre Commun filent le dialogue; et l'on entend même la voix de Povoire Papal! Moliinet, nous dit-on, fit, à l'occasion du XII^e chapitre de la Toison d'or, une comédie pour laquelle on lui compta dix écus.

Le *Mystère de la Pucelle ou du siège d'Orléans* est une vraie pièce, avec cent quarante rôles. Philippe le Bon lui-même y intervient, comme acteur. Le grand duc d'Occident a possédé, dans sa librairie, deux transcriptions d'un *Mystère de Troie*. Et Georges Chastellain a voulu mettre en forme deux moralités historiques ou politiques que les contemporains appellent, assez improprement, des « Mystères ». Peut-être le Téméraire aurait-il assisté, à Valenciennes, à la représentation de la *Mort du duc Philippe*, sorte de déploration où le grand Georges, pré-ludant au Bossuet des Oraisons funèbres, faisait entendre que la mort ne respecte ni les puissants, ni les fastueux?... Quant à la *Paix de Péronne*, elle dut être exécutée devant Charolais et le roi Louis, réconciliés pour la fête. Cœur et Bouche, Avis et Sens échangent, sur le mode allégorique et souverainement ennuyeux, des couplets alternés.

Enfin, je citerai ce naïf *Mystère de la Nativité*, qui fut représenté dans un couvent de Huy pendant la seconde moitié du XV^e, et que nos jeunes romanistes de Liège ont voulu jouer à leur tour, sur les tréteaux. Le texte en paraît si archaïque que l'on croirait volontiers, d'ailleurs, à un *rifacimento*. Et c'est d'une grâce un peu grêle, d'une sensibilité un peu mièvre. Philippe le Bon, dès qu'on criait Ncël, devait mieux aimer ses momeurs.

* * *

Les pièces comptables de la maison de Bourgogne font mention, assez fréquemment, des gages payés à ces momeurs, danseurs, montreurs de tours. Surtout sous le règne du grand duc d'Occident, la providence des saltimbanques. Certain George, joueur de l'épée à deux mains, recevra 4 l. 16 s. pour ses nécessités; « maistre Ambroise de Millan », joueur de la hache, sera gratifié de 12 livres; un sot, pour avoir « sailli des fenestres de la chambre de mondit seigneur en la cour de l'ostel », emportera dans son escarcelle 72 sols. Mais ce n'est là que la menue monnaie qui tombe, en gouttelettes dorées, pour le menu fretin.

Une enquête sur le mécénat bourguignon, à supposer qu'elle pût se fonder sur un dépouillement complet d'archives intactes, révélerait à quel point les ducs se sont souciés des écrivains qui besognaient pour eux.

Ces écrivains ont-ils gagné, par leur activité littéraire, cette consécration sociale que nous accordons volontiers, aujourd'hui, à l'homme de lettres? Comparaison ne serait pas raison. Il ne faut pas oublier que nos grands classiques sont encore des poètes à gages qui attendent, de la cassette royale ou de la muni-

L'art du chocolatier



La célèbre gamme du Superchocolat « Jacques » constitue, de l'avis même des consommateurs, le critérium de l'art du chocolatier. Chacun de ses incomparables gros bâtons est à la fois une friandise et un aliment complet. C'est toujours une véritable occasion, puisque « Jacques » ne coûte que

1 FR. LE GROS BATON





DEVROYE-FRÈRES

ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

Fabrique Belge de Jouets Bourrés

FABEL

WEERDE s/SENNE (Belgique)

TEDDY BEARS
CLOWNS
ESQUIMAUX
ANIMAUX

POUPÉES
ARTICLES DE
FANTAISIE
NOUVEAUTÉS

JOUETS BOURRÉS EN FLANELLE ET PELUCHE
TOUS JOUETS EN BOIS



EXPOSITION
INTERNATIONALE
DE L'EAU
LIÈGE
1939

LIEGE

1939

EXPOSITION

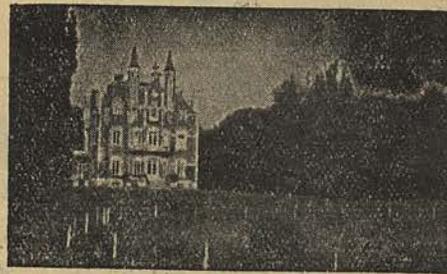
Internationale de l'Eau

MAI - NOV.

HOME

pour ENFANTS

de 2 à 12 ans,
délicats, nerveux, retardés, ou dont les parents
sont aux Colonies.



Enseignement individuel par institutrices diplômées.
Surveillance médicale. — Vie de famille. — Chapelle.

Séjour idéal pour vacances

Direction : M^{lles} M. SOREL et H. de CONINCK
Château Beau-Séjour, à Linden-lez-Louvain.
Téléphone : 1629.

ficence de quelque puissant protecteur, les écus qui rétabliront l'apostume de leur bourse.

Mielot aura le rang de secrétaire aux honneurs. Taillevant n'est que valet de chambre. Mais un valet de chambre, à l'époque, n'est pas seulement celui qui fait le lit ou qui tire la courtine : il peut, à l'occasion, prendre la plume du secrétaire. Georges Chastellain, seul, semble bien n'avoir dû qu'à sa renommée littéraire les singuliers honneurs que lui accordera le duc Charles : la Toison d'Or et les fonctions d'indiciaire de l'Ordre. La citation de Valenciennes est tout à fait conforme à celles qui accompagnent, de nos jours, les promotions dans la Légion d'honneur des chevaliers « au titre littéraire ». Chastellain, s'il faut en croire Molinet, fut honoré « comme celui qui démonstroit par escripture authentique les admirables gestes des chevaliers et confrères de l'Ordre ».

Le collier d'or avec le mouton, — le mouton de Jason l'Argonaute et de Gédéon le batteur en grange, — le collier d'or qui brille au cou du grand Georges, c'est, un peu, le « refulgent » symbole de la littérature au service des ducs exaltés par elle, de la littérature qu'un Philippe le Hardi, un Jean sans Peur, un Philippe le Bon, un Charles le Téméraire exaltent à leur tour. Encore ce collier d'or, mieux vaut le porter sur la robe, comme Chastellain, qu'autour d'un cou pelé, comme le chien du fabuliste!

* * *

Dans un passage de ses *Chroniques*, Molinet déclare que la maison de Bourgogne n'ignore point que sa puissance est « trop plus flamande que wallonne ». Et nous savons, en effet, comme l'a si bien marqué Henri Pirenne, que l'efflorescence des lettres françaises ne signifie nullement que le flamand, sous les ducs, sera brimé. L'on a d'excellentes raisons de croire que, dès la seconde moitié du XIV^e, le Hennuyer Froissart connaissait la langue thioïse. Au XV^e, les progrès du flamand parlé seront marquants, jusque dans la bonne ville de Liège. Il suffit, pour s'en rendre compte, de voir à quel point la copie de Jean de Stavelot (la copie du *Myreur des Histors*, de Jean d'Outremeuse) est mâtinée de flandricismes.

Pour les lettres thioïses, c'est en Brabant qu'elles jetteront leur plus vivant éclat. La Flandre est trop agitée par ses révolutions et ses luttes civiles pour se livrer au paisible passe-temps de l'écritoire : *cedant armis calami*. Les Brabançons, au contraire, à l'ombre de leurs remparts où le guetteur peut tomber endormi, prolongent avec patience — et, quelquefois, avec bonheur — le sillon des *dietsche dichters*.

Non pas que la poésie soit particulièrement florissante. Jean Boendale, qui mourut alors qu'Antoine de Bourgogne n'était pas encore né, est le dernier épigone de Maerlant. Dans ses *Brabantsche Yeesten* et dans d'autres écrits volontiers didactiques, il a exprimé le sentiment de cette bourgeoisie brabançonne qui méprise tout autant les compagnons des métiers que l'aristocratie du sang. Il y a là comme une veine de littérature de juste milieu (Edmond Picard eût déjà parlé de « middelmatisisme »), où l'on décèlerait un des caractères de notre peuple : peuple moyen, ennemi des aventures, fier de sa prospérité matérielle, honnête et bien-pensant, avec quelque chose de savoureusement débraillé. Après Boendale, le genre des chroniques rimées sombre dans la platitude.

Mais la ferveur religieuse va donner naissance à toute une prose flamande et exaltée. Sur les traces de Ruusbroec l'Admirable et de son disciple Gérard Groote, de Deventer, le fondateur des Frères de la Vie commune, les rédacteurs des *libri teutonici* font à l'*Imitation de Jésus-Christ* une naïve concurrence. On a appelé *Biblia pauperum* ce livre des pauvres (des pauvres fidèles et des

pauvres prédicateurs) où l'ingénuité des illustrations et la simplicité du texte devaient tenir lieu, à l'égard des « lisants », des fresques sur la muraille de l'église ou des saints et saintes au vitrail. Les *Livres des pauvres* sont, dans leur immense majorité, écrits en flamand.

Nous songeons, par delà cette forme populaire d'une littérature de dévotion, à de véritables traités de la vie mystique. Sur la terre de Hadewych et de Béatrice de Nazareth, les poignardées de l'amour en Dieu ne meurent pas.

D'autre part, les Chambres de rhétorique, dont il a été question à propos de certaines interdictions duciales, « rhétorisent » surtout en vers flamands. Les spectacles sont religieux ou profanes. On relève, cependant, le goût très vif des auteurs pour les sujets tirés de la Bible ou de l'hagiographie. Et, de même que la piété mariale avait fourni, pendant tout le moyen âge, aux meneurs de jeu des Miracles de Notre-Dame, un thème quasi inépuisable, les *Zeven Blijdschappen van Maria* (les Sept Joies de la Vierge), représentées à Bruxelles, à raison d'une Joie par année, pendant un cycle septennal, sont le témoignage fastueux de cette ferveur. Nous ne sommes pas si loin des processions du *Corpus Christi*, par les rues, décorées de tapis et jonchées de fleurs de Séville.

* * *

Jean Brito, de Bruges, aurait-il inventé, dès 1445, l'imprimerie? On l'a soutenu. Non sans quelques bonnes raisons. Un *Doctrinal*, de Jean Gerson, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris (30 feuillets à 25 lignes, en ancienne bâtarde), porte, en guise d'*explicit*, le sizain latin que voici :

*Aspice presentis scripture gracia que sit;
Confer opus opere; spectetur codice codex.
Respice quam munde, quam terse, quamque decore
Imprimat hec civis brugensis Brito Johannes,
Inveniens artem, nullo monstrante, mirandam,
Instrumenta quoque non minus laude stupenda.*

L'affirmation a quelque chose de péremptoire. Et il semble bien que ce Jean Brito (d'aucuns voient, dans ce nom, une forme latinisée de *Britton*, ou *Barthoen*) doive être sûr de son fait pour revendiquer ainsi la gloire d'avoir inventé, sans nul secours, l'*ars miranda*.

Nous n'irons pas épiloguer sur une question qui a déjà mobilisé pas mal de caractères... mobiles. Gutenberg a été accusé d'avoir spolié l'association Schoeffer-Fust. Les Hollandais proposaient, comme père de l'imprimerie, Koster, le xylographe de Haarlem; les Italiens, Panfilo Castaldi da Feltre; les Tchèques, Waldvogel, de Prague, qui aurait œuvré en Avignon. Il paraît probable qu'à la même époque, c'est-à-dire aux environs de 1450, de nombreux chercheurs, parfaitement indépendants les uns des autres, s'ingéniaient à mettre au point le problème des caractères mobiles, en bois, puis en métal. Que Jean Brito mérite d'être classé premier dans cette course de vitesse à qui multiplierait l'expression de la pensée, c'est loin d'être évident. Mais nous devons rappeler, ici, le curieux *explicit* du *Doctrinal* de 1445.

L'imprimerie ne tardera pas à se répandre dans nos contrées, acclimatée surtout et développée par des Allemands, entre autres par ces Frères de la Vie commune, prototypographes et pédagogues. Vers les dernières années du XV^e siècle, des ateliers sont ouverts à Alost, à Bruges, à Bruxelles, à Louvain, à Anvers. Un Jean de Westphalie, éditeur de Juvénal et de Perse, de Cicéron, de Virgile et qui, dès 1488, imprime en caractères hébraïques les citations de l'Ancien Testament dans l'*Apostola apologetica*, de Paul de Middelbourg, un Veldener, un Conrad Braem, un

Rodophe Loeffs de Driel, un Leeu seront, avec beaucoup d'autres, les émules de ce Thierry Martens dont le nom est demeuré fameux.

* * *

A l'époque bourguignonne, le mouvement scientifique n'est pas encore bien accentué dans nos provinces. Nous avons surtout des astronomes et des médecins. Les premiers s'occupent volontiers de pronostications; le comput est leur dada; pour ce qui est du nombre d'or et de l'épacte, ils en remontreraient à tous les bergers nomades de l'Asie. Les médecins, eux, se piquent de philosophie; ils allèguent les « esprits naturels »; mais ils préparent aussi, à l'intention de leurs malades, des électuaires confortatifs. On a vu que le Téméraire, avant la journée de Nancy, demandait à son chirurgien la saignée.

Henri Baten (Henricus de Malinis), astronome, qui fut chancelier de l'Université de Paris, a relevé des erreurs dans les célèbres tables alphonsines. Il savait, d'autre part, la philosophie et la botanique, ainsi qu'il appert de son *Speculum divinatorum et quorundam naturalium*, un manuscrit qui provient de l'abbaye de Saint-Martin, de Louvain.

Astronome, lui aussi, le Diesto Jean van Meerhout, chanoine régulier de Corsendonck, où il devait défuncter quelques mois avant Charolais.

Dans la région de Looz est né ce Gaspar Laet, dont les pronostications font songer à un Mathieu Laensbergh qui paraîtrait cent cinquante ans trop tôt.

Et Jean de Bruges (Johannes de Brugis), qui fera imprimer, tout au début du XVI^e siècle, son *Tractatus qui de varietate [veritate] astronomie intitulatur* sur les presses anversoises de Thierry Martens, cumule le bonnet pointu de l'astronome et la lancette de l'esculape.

Sur les traces de Jean de Saint-Amand, qui, dès les années 1200, avait pressenti la thérapeutique rationnelle d'un Vésale, et de Jean Yperman (XIV^e siècle) qu'on a pu appeler le père de la médecine belge, les « chirurgiens » s'appelleront Jean Gherinx, Maître Martin, Corneille Roelans.

Jean Gherinx, de Diest, a publié une *Lectura de simplicibus medicinae*, que nous possédons en manuscrit.

Maître Martin était doyen de Saint-Denis, à Liège. C'est au Palais épiscopal de Louis de Bourbon, et non pas à la Cour des ducs, qu'il a fait valoir ses talents.

Mais Corneille Roelans, un Malinois, a été le conseiller très écouté de Marguerite d'York, avant de passer dans la maison de Marguerite d'Autriche. L'imprimeur Veldener a tiré, sur ses presses louvanistes, le *Libellus egritudinum infantium*, dont le succès sera très vif jusqu'en plein XVII^e siècle.

* * *

Les Frères de la Vie commune, qu'on appelle aussi les Hiéronymites, ont ouvert, en même temps que des officines d'imprimerie, des écoles. C'est à eux que nos provinces doivent d'avoir connu, au XV^e siècle, une période de relèvement intellectuel. Dans leurs béguinages, béguines et bégards se livrent aux travaux manuels : les disciples de Gérard Grooté n'ont de cesse qu'ils n'aient développé les études. Leurs classes se multiplient dans les Pays-Bas. A Bruxelles, dès 1422, à Gand dix ans plus tard, ils fondent cet enseignement que Jean Cele, le recteur de Zwolle, a mis à la mode.

Dans la seconde moitié du siècle, la pédagogie des Hiéronymites se ressentira surtout de l'influence d'Agricola. Celui-ci n'était pas, à vrai dire, un maître d'école. Il refusa la direction des classes d'Anvers, pour se consacrer, dans le silence du cloître,

à ses travaux de réorganisation du programme. La philosophie morale qu'il veut voir expliquer s'inspirera tout autant d'Aristote, de Cicéron et de Sénèque que de l'Écriture et de l'histoire. Ce qu'il désigne sous le nom de philosophie de la nature, c'est un moyen de culture qui comporte l'étude des sciences : géographie, zoologie, botanique. Les auteurs classiques seront traduits avec le plus grand soin; car il importe que l'élève se forme à la pratique de sa langue maternelle et à l'éloquence. Agricola attachait une importance extrême à la composition : il avait l'habitude de dire que rien ne supplée au travail de création personnelle.

Une génération ainsi « exercitée » peut bien s'appeler, au pays où florira Érasme, la génération des pré-renaissants.

Le 9 décembre 1425, le pape Martin V autorise la fondation, à Louvain, d'un *Studium generale*. Il s'agit là de la charte de naissance de l'Alma Mater dont la Belgique s'enorgueillit encore. Trois bulles pontificales lui accordent divers privilèges, tout comme aux Universités de Cologne, de Leipzig, de Mersebourg, de Vienne, de Padoue. Mais quatre facultés seulement — de droit canon, des lois, de médecine et des arts — ont été prévues. Il faudra une bulle d'Eugène IV, le successeur de Martin V, pour que la faculté de théologie soit érigée, à son tour, « *ad Christi fidelium edificationem et salutem animarum* ». Quelque temps après, le chancelier du duc de Brabant, interprète de la *vox populi* (on dirait, aujourd'hui : du *Peterman* moyen), proteste contre les escoliers qui sont « *noctivagi* » et qui, « *tam in vino quam in aliis potibus* », se livrent à toutes sortes d'excès. A part l'extinction des réverbères, il n'est vraiment rien de nouveau sous la lune des nuits de guindaille!

Cependant, les Louvanistes et le duc avaient encouragé l'université naissante. La fondation du *Studium generale* ne dépendait pas seulement du Saint-Siège : l'empereur avait son mot à dire. C'est pourquoi Martin V n'avait pu intervenir qu'à la suite d'une démarche expresse du duc Jean IV. Jean IV se laissa persuader par son historiographe De Dynter et par des conseillers aussi sages qu'un Englebert de Nassau. Ainsi, ce prince faible rachetait, peu avant sa mort, un règne sans éclat.

D'ailleurs, l'avenir industriel et commercial de Louvain, cité drapière qui avait eu cruellement à souffrir des guerres civiles du XIV^e siècle, s'annonçait très noir. Créer une université, c'était un moyen de conjurer la ruine. Il n'est pas sans intérêt de relever que Louvain l'emporta, en tant que résidence, sur Malines et sur Bruxelles *propter miserationis aspectum*. Jean IV ne manque pas de signaler, cependant, dans le mémoire qu'il transmet à Rome, que la cité ne manque ni de vignes, ni de jardins, ni de vergers, que les habitants y sont d'humeur amène et qu'ils souhaitent vivement abriter dans leurs murs le très désiré *Studium generale*. Comme un corps de Louvanistes avait pris, les armes, en 1420, pour le pape contre les Hussites hérétiques, Martin V ne pouvait être que favorablement disposé.

Un des points névralgiques du statut universitaire au moyen âge était l'abandon entre les mains du recteur de la juridiction civile et criminelle sur les « suppôts » de l'Université. Un quart de siècle plus tard, les amis de François Villon mettront Paris en état de siège parce que des sergents royaux ont eu l'outrecuidance de forcer la porte de deux pédagogies. A Louvain, il fallut bien, après de laborieuses tractations, laisser au duc Jean et à son délégué, le maître de la ville, le droit de connaître des causes criminelles les plus graves où seraient impliqués les membres laïques de l'Alma Mater. Il ne fut guère plus facile de décider l'évêque de Liège (dans le diocèse duquel se trouvait Louvain) à accorder à la jeune institution la jouissance des privilèges pontificaux. Mais, luttant pour son autonomie, l'Université luttait, du même coup, contre l'esprit provincial et étriqué.

Le *Studium generale* ouvrit ses portes en 1426. Le corps académique comprenait quatorze professeurs, dont sept maîtres ès arts; encore certains d'entre eux, comme Guillaume Neefs, le premier recteur, n'enseigneront jamais.

C'est après que la faculté de théologie aura été érigée par Eugène IV que l'Université s'installera décentement. La Halle aux draps, un monument fort harmonieux, datant de 1317, et qui avait connu les horreurs de la torche lors des troubles démocratiques (les Allemands l'incendieront, en 1914, une seconde fois), fut restaurée. On y accueillit les théologiens, puis les juristes et les médecins. Non loin des auditoires, les marchands, dans leurs boutiques du marché public, glapissaient. Quand l'Alma Mater eut acheté les Halles pour 23.000 florins, on ajouta un étage et on y put caser les quatre facultés.

Louvain pâtura grandement de la peste de 1458. Mais, dès les premières années de son activité académique, l'Université se signale par son zèle remuant. On a fait l'acquisition, à l'étranger, pour les asseoir dans les chaires principales, de maîtres en renom. Comme ce Jean de Winningen, dominicain, doyen de la faculté de théologie de Cologne. Il restera en fonctions pendant plusieurs années. Ses cours ont une grande vogue; et on apprécie surtout ses écrits. Le 31 octobre 1434, le premier bachelier en théologie fête sa promotion. C'est l'occasion d'une réjouissance. La ville offre le vin du Rhin.

Les étudiants se logent surtout dans les pédagogies. Elles portent des noms poétiques : celle du « Lis », celle du « Château », celle du « Faucon »; et elles couvrent la ville d'une parure bruisante. Le fameux Collège du Saint-Esprit sera fondé en 1445, à l'intention de sept étudiants pauvres. Il deviendra le plus opulent de tous; et les donations pleuvront sur la tête de son président, comme la manne au désert.

La querelle du nominalisme et la question de la réforme du calendrier allaient nourrir les premières controverses. Mais quand il s'agit de prendre parti dans les grandes luttes religieuses qui annoncent la Réforme (bataille des indulgences, débat sur la primauté du pape ou du Concile), Louvain se range résolument derrière le Saint-Siège. Martin V et Eugène IV n'auront pas obligé des ingrats. Deux docteurs de Paris, suspects de gallicanisme, devront quitter le corps académique.

Vingt-cinq ans après sa fondation, Louvain a déjà inscrit au rôle des Allemands, des Français, des Italiens, des Suédois, des Portugais, des Suisses, des Danois, des Espagnols, des Livoniens, des Anglais, parmi lesquels un bon contingent d'Ecosseis. Il est assez piquant d'entendre Luther, en 1520, traiter les Louvanistes de « scotistes »; mais l'influence de Duns Scot sur l'enseignement de la philosophie resterait à préciser.

En bref, grâce à Louvain, les Pays-Bas bénéficient d'un centre intellectuel. C'est tout profit pour la politique unitaire des ducs.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Hommes d'Etat

Trois beaux et gros volumes viennent de paraître sous ce titre plein de promesses (1). Deux jeunes historiens, MM. A. B. Duff et F. Galy ont commandé à une équipe de dix-huit spécialistes autant de portraits d'hommes d'Etat illustres. De Philippe de Macédoine à Disraéli, les grands hommes passent en jugement ou vont au triomphe. Hommes d'Etat, grands hommes, on devine les difficultés de l'entreprise qui veut grouper, avec un recul de deux millénaires, des personnages historiques responsables de l'évolution d'un peuple. Plutôt que de proposer une définition stricte et nuancée de l'homme d'Etat, les directeurs ont sagement préféré accepter le verdict traditionnel : hommes d'Etat, les gouvernants, souverains ou ministres, les grands hommes qui ont commandé d'une façon effective aux destinées de leur pays et que leur pays a sacrés hommes d'Etat. Pourquoi, en effet, préjuger déjà, pourquoi figer le concept d'homme d'Etat, pourquoi choisir celui-ci et écarter celui-là? Mieux vaut s'en tenir au sens large, et aller de l'avant.

Les initiateurs de la collection ont cependant dû choisir. Ils n'ont été guidés, je pense, que par le souci de la variété, variété des nationalités, des époques, des situations politiques. Variété aussi des collaborateurs : grâce à un savant échantillonnage, le lecteur bénéficie de l'acquis de spécialistes de France, de Russie, d'Espagne, de Suisse et de Roumanie. Certes, on pourrait s'étonner de voir figurer dans ces volumes Philippe et non Alexandre, Hannibal, César ou Auguste, Michel de l'Hôpital plutôt que Richelieu, Mazarin ou Guillaume d'Orange, enfin Danton de préférence à Washington, Bonaparte ou Bismarck. Il eût fallu dix volumes pour accueillir ces hommes d'Etat indiscutables et indiscutés, déjà bien connus, même du grand public. Je loue fort le choix de personnages moins brillants pour la plupart, très représentatifs et aussi attachants que les plus illustres : Caius Gracchus, Nicéphore Phocas, Michel de l'Hôpital et Thiers lui-même, qui n'a pas encore conquis Paris.

* * *

Le premier volume s'ouvre par une biographie de Philippe de Macédoine, œuvre de M. Victor Chapot, conservateur de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève à Paris. Le père d'Alexandre est étudié ici à un point de vue original, non celui d'Athènes mais celui de la Macédoine. De cet homme, dont nous ne pouvons même imaginer les traits, et qui mourut à quarante-sept ans, il est permis d'apprécier « la prévoyance, la hardiesse, le sang-froid, la persévérance, la fertilité de ressources qu'il déploya pour mettre la Grèce sous le joug ». Les éloges prodigués à Alexandre par la postérité ont injustement ravi à son père le mérite des initiatives les plus audacieuses et les plus géniales ainsi que l'honneur d'avoir commencé, en homme d'Etat, la conquête du monde hellénique.

Je passe sur le Caius Gracchus de M. Oltramare, sur le Sylla de M. Homo, sur le Théodoric de M. Rey et sur le Nicéphore II Phocas de M. Tafrali, pour dire quelques mots du Constantin de M. J. R. Palanque, professeur à l'Université de Montpellier. Empereur à vingt-cinq ans, en 306, Constantin rompt avec la

(1) Desclée de Brouwer, Paris et Bruges, 1937. Trois volumes reliés de 600 pages chacun. Dix-huit illustrations. Chaque volume, 80 francs; les trois, 200 francs.

Il y a quelques semaines, M. Fernand Desonay a déjà exposé d'utiles réflexions à propos de cet ouvrage; je renvoie le lecteur à son intéressant article.

Tétrarchie et inaugure la seconde dynastie flavienne qui se maintiendra jusqu'à Julien. Comme son père, Constantin ne gouverne tout d'abord que la Gaule, la Bretagne et l'Espagne. Mais il aspire à une capitale plus grande que Trèves. Contre son rival, Maxence, il mène une « expédition napoléonienne ». Il traverse les Alpes, conquiert Milan et l'Italie du Nord, enfin, par un coup d'audace, s'empare de Rome et de tout le pouvoir suprême. Il venait de franchir l'étape décisive, celle qui s'accompagnait de son ralliement à la religion chrétienne. C'est là un des points les plus discutés de l'histoire, un objet de polémiques encore toutes récentes. Constantin est présenté par les uns « comme un sceptique qui se sert de la religion, par d'autres comme un mystique ou un superstitieux cherchant sa voie entre des croyances diverses ». Le thème traditionnel de l'histoire ecclésiastique, la vision d'une croix de lumière, l'ordre divin de donner à l'armée les emblèmes du Christ, tout cela est aujourd'hui remis en question. Laissons au mystère ce qui lui appartient, et constatons, comme disait Mgr Duchesne, ce qui est constatable. Au témoignage formel et digne de foi de Lactance, Constantin, à la veille de la bataille décisive, fit hâtivement inscrire sur les boucliers de ses soldats le monogramme chrétien. Foi ou superstition, qui le dira ? Il est plus simple de constater la transformation du déisme, voire du panthéisme de Constantin, en une religion d'un Dieu personnel. Constantin n'a pas fini de nous étonner. Il ne recevra le baptême qu'à la fin de sa vie. Encore après sa conversion, il continue à honorer le « Soleil Invaincu », c'est-à-dire Apollon, au moins sur ses monnaies, mais il ne retient sans doute de son paganisme que le symbole inoffensif du « Soleil de Justice », que l'on retrouve aussi dans les Ecritures. Ce n'est qu'un commencement bien grossier, bien superstitieux, de christianisme, mais, « en nier la réalité intime ou ne la faire reposer que sur des mobiles politiques, ce sont là des solutions difficilement acceptables ». En 313, le rescrit de Nicomédie, appelé improprement l'édit de Milan, assure enfin à l'Eglise la tolérance religieuse, premier pas vers le succès exclusif du christianisme. Constantin a été le premier chef chrétien d'une grande nation. Son originalité a été d'assurer les mêmes droits au vieux paganisme et à la religion nouvelle, tout en préparant de loin l'union de l'Eglise et de l'Etat. « Constantin, conclut M. Palanque, est un serviteur de l'Etat, et il a servi l'Etat beaucoup plus que l'Eglise. »

* * *

Deux figures dominent le deuxième volume, celle de Louis IX et celle de Louis XI. M. Olivier-Martin, membre de l'Institut, s'est chargé de saint Louis, et l'on voit tout de suite qu'il a écrit son œuvre avec autant d'amour que d'intelligence. Il glisse rapidement sur le « saint », qui a conquis sans peine toutes les sympathies, pour montrer en Louis IX un roi résolu, voire un roi absolu. C'est là une note curieuse du caractère du plus doux des souverains. Louis IX sait que sa personne est « sacrée », et il en éprouve le prestige, l'autorité inégalables. Qu'il s'agisse de sa famille, de ses vasseaux, de la papauté même, il voit où commencent et jusqu'où vont ses pouvoirs de roi. L'influence de saint Louis n'en fut que plus grande et lui donna l'occasion de se révéler homme d'Etat jusque dans les affaires internationales. La pratique de l'arbitrage permit au grand « apaiseur » qu'il était de montrer à la fois la résolution de son esprit et l'absolue droiture de son jugement. On connaît son intervention dans la querelle des Avesnes et des Dampierre, des Bar et des Luxembourg, des Lorraine et des Champagne. Ces gestes témoignent d'un idéalisme qui préfigure nos institutions modernes d'arbitrage et qui suffirait à prouver que Louis IX ignorait, voulait ignorer la raison d'Etat.

La raison d'Etat, voilà bien, au contraire, le ressort de la politique de Louis XI, telle que la retrace M. J. Calmette, membre de l'Institut, Unité et centralisation : formule de la France d'aujourd'hui. En avoir assuré le succès par tous les moyens, c'est le résumé de l'œuvre de Louis XI, grand homme d'Etat et politique réaliste.

On pourrait comparer aussi bien Michel de L'Hôpital et Philippe II, le ministre tolérant et le monarque sectaire. La biographie du premier, par M. Robert Anchel, est un chef-d'œuvre de finesse dans l'observation et de netteté dans l'expression. Avec un rare bonheur, M. Anchel a relevé d'admirables textes du chancelier de Catherine de Médicis. Citons cette apostrophe aux Etats généraux : « Regardez comment et avec quelles armes vos prédécesseurs anciens pères ont vaincu les hérétiques de leur temps ; nous devons par tous les moyens essayer de relever ceux qui sont en erreur et ne faire comme celui qui voyant homme ou bête chargée dedans le fossé, au lieu de la retirer, lui donne du pied ; nous la devons aider sans attendre qu'on nous demande secours. Qui fait autrement est sans charité ; c'est plus haïr les hommes que les vices... Si c'est la religion chrétienne, ceux qui la veulent planter avec armes, épées et pistolets font bien contre leur profession qui est de souffrir la force, non la faire... Ne vaut l'argument dont ils s'aident, qu'ils prennent les armes pour la cause de Dieu, car la cause de Dieu ne veut être défendue avec armes... Prions Dieu incessamment pour eux (les réformés) et faisons tout ce que possible nous sera tant qu'il y ait espérance de les séduire et convertir, la douceur profitera plus que la rigueur. Otons ces mots diaboliques, noms de parts, factions et séditions, luthériens, huguenots, papistes ; ne changeons le nom de chrétien. »

On devine le sort de pareille doctrine politique, — car c'est bien de politique qu'il s'agissait, — en un siècle où la tolérance n'était pas concevable. Michel de L'Hôpital échoua, mais ses idées, après lui avoir assuré une place de marque parmi les hommes de son temps, gardent une portée générale qui nous touche encore. En dissociant les concepts de religion et de patrie, en prêchant la fin des luttes religieuses, L'Hôpital a véritablement devancé son époque. Ne croyons pas cependant qu'il n'y ait en lui qu'un théoricien. La liberté de conscience, pour L'Hôpital comme pour ses contemporains, n'est qu'une question de pratique et nullement d'idéologie. C'est dans l'approfondissement de cette conception réaliste que L'Hôpital s'est révélé homme d'Etat.

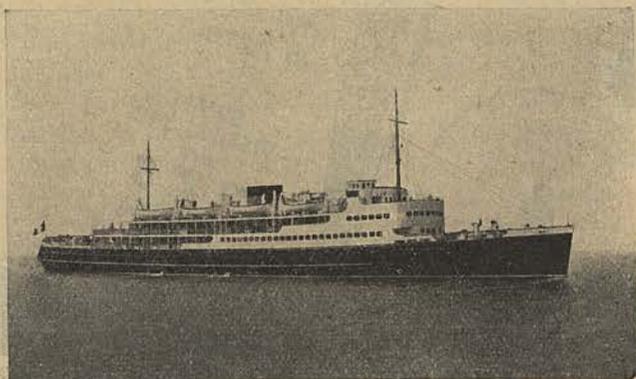
Le Philippe II de M. Altamira est plus lourd et, en somme, moins intéressant. Philippe II est de ces hommes qui doivent tout à leur naissance. En lui, ce qui retiendrait surtout l'attention, c'est sa psychologie, c'est l'homme et non le roi.

* * *

Je relève tout de suite, dans le troisième volume, l'étude consacrée par M. Mirkine-Guetzevitch à Danton. Il ne s'agit plus ici d'histoire anecdotique, ou de biographie narrative, mais bien de science politique. En Danton homme d'Etat, M. Mirkine-Guetzevitch n'a voulu voir que « l'homme moderne de la Révolution française », qui « n'a laissé ni doctrine ni théorie ; mais, dans son activité, l'historien, le juriste et le sociologue trouvent tous les éléments de l'évolution démocratique du XIX^e siècle ». Danton, en un temps de fièvre politique, a compris le problème du gouvernement. Il ne s'est pas contenté du dogme de la séparation des pouvoirs, tel que la Révolution l'avait reçu de Montesquieu. Seul, avec Mirabeau, il a compris qu'il ne fallait pas isoler l'Exécutif du Législatif, que le gouvernement n'est pas seulement un exécutif, mais qu'il doit être lié à la représentation

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s *Prince-Baudouin* (1934) et *Prins-Albert* (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ
NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

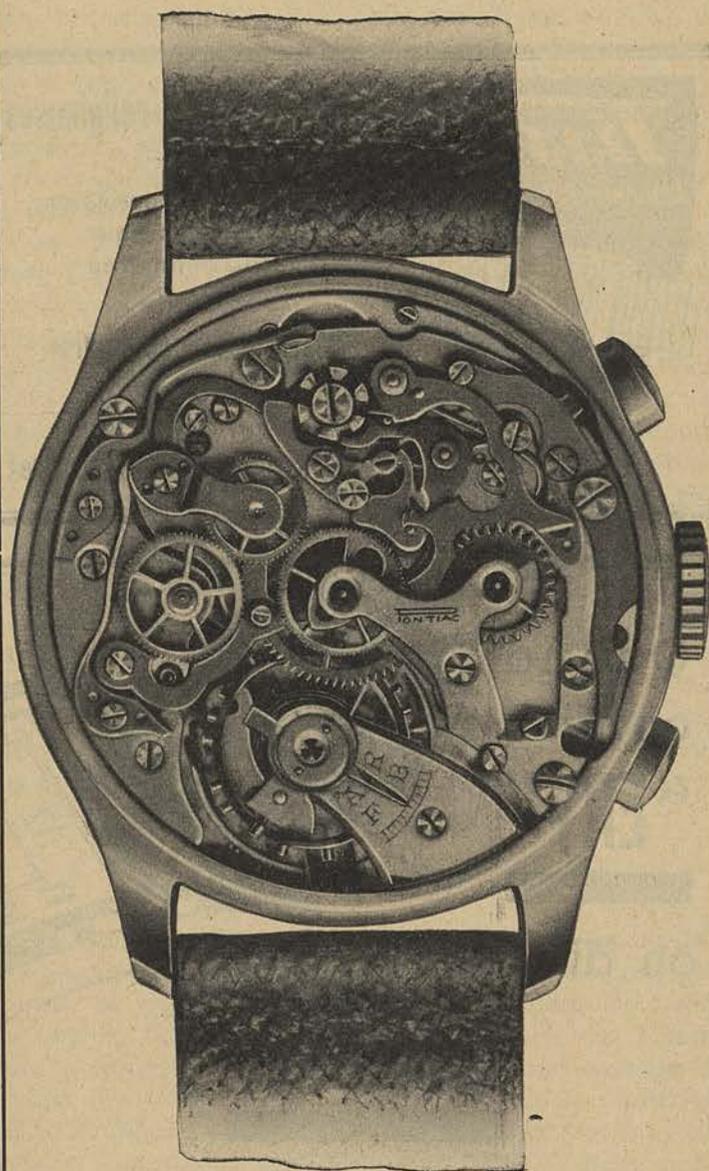
En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

Chronographe

TONTIAC

Supportchoc



L'heure exacte
à 1/5 de seconde

En vente chez les bons horlogers à partir de

460 francs



**DÉLICIEUX !..
EXQUIS !..**

s'écrie tout fumeur de CareSCO
Faire l'essai c'est savourer toujours

CARESCO
résume qualité, douceur, fraîcheur

CARESCO
produit par son arôme la bonne humeur

Manufacture de cigares CARESCO
G. VERHOEVEN & Co, MOLL
Nous demandons des agents partout



Tissot
la montre antimagnétique

Montres pour religieuses

Montres de précision
spéciales pour
missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous
les horlogers concessionnaires

FONDÉE EN 1853

EXCELLENT CHOIX

SWAN
LEVERLESS

à remplissage ultra-rapide... Nouveau SWAN VISOFIL avec réservoir transparent et capacité d'encre record... Variété de riches coloris... L'éloge de SWAN n'est plus à faire.

L'encre "SWAN" est la meilleure pour tous porte-plume ou stylos

SWAN VISOFIL 340
Frs 275
Autres modèles Swan à partir de Frs 100.-

CHEZ TOUS LES DÉTAILLANTS

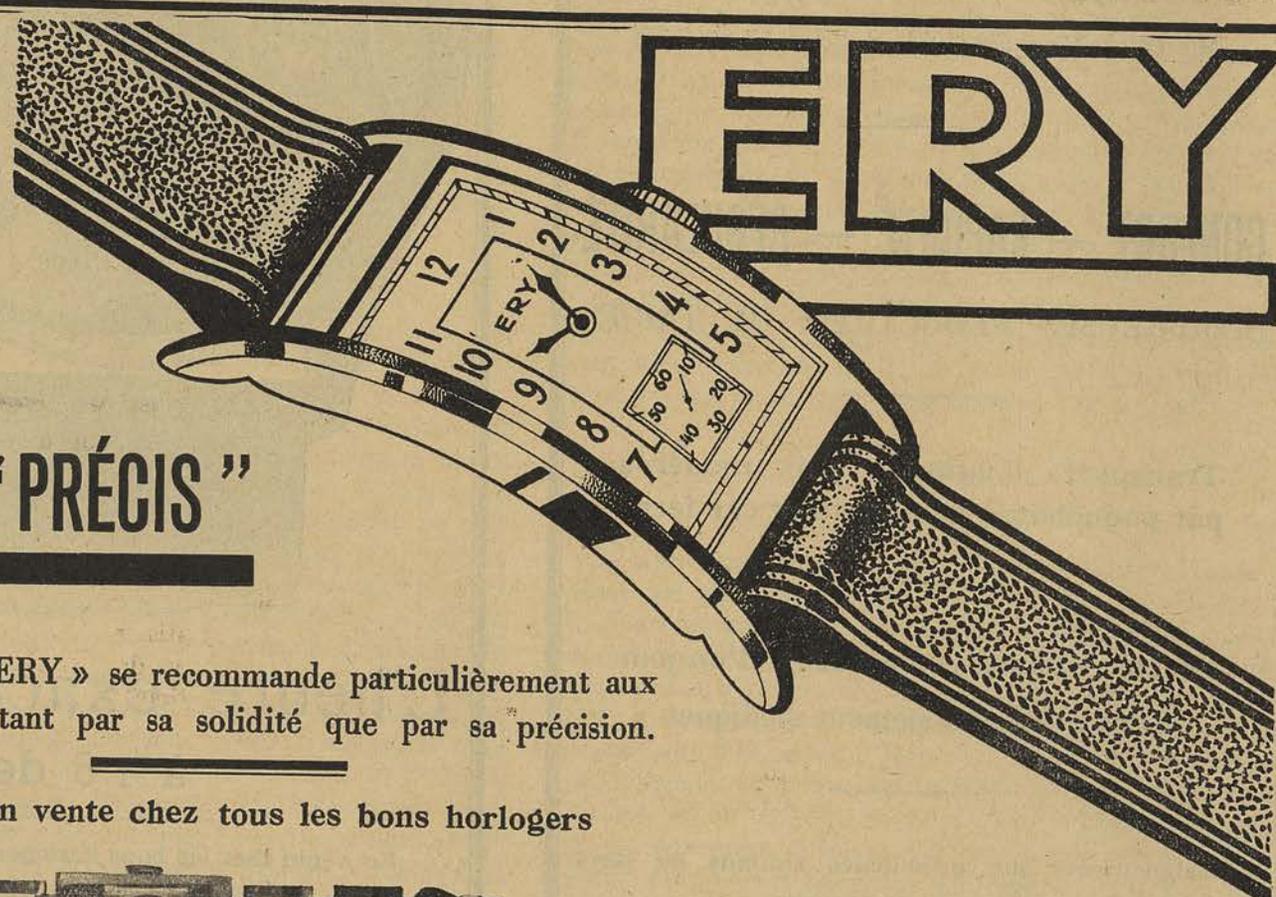
GROS : MABIE TODD & Co., LTD (BELGIUM) Sté Ame, 8-10, RUE NEUVE, BRUXELLES

Quand on dit :
"ERY"

on dit :
"PRÉCIS"

La montre « ERY » se recommande particulièrement aux missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers




nationale, qu'il doit être responsable. Il ne réclame donc pas un régime constitutionnel quelconque, mais un régime parlementaire, permettant à la représentation nationale d'intervenir dans le choix des ministres par le jeu de la responsabilité ministérielle. La Révolution a été impuissante devant le problème de l'Exécutif; pour les hommes du nouveau régime, l'Exécutif évoquait encore et toujours le gouvernement qu'ils abhorraient, qu'ils avaient abattu. Danton ne versa pas un instant dans ces illusions sentimentales. Il fut « le véritable prophète du régime parlementaire moderne ».

Et voici enfin « Monsieur Thiers », peint par un tout jeune historien, M. A. Dupront. Le vieil homme politique, le premier président de la troisième République française, fut un très grand homme d'Etat, malgré ses faiblesses et ses palinodies. Il faut le voir agir dans les années les plus glorieuses de sa vie, de 1871 à 1873, au moment où il incarne la France, mâte la Commune et sauve la République. C'est pour avoir voulu obstinément la République que Thiers sera renversé par Mac-Mahon et son « gouvernement de l'ordre moral ». Paris ne lui a pas pardonné sa violence en 1871, mais la France républicaine d'aujourd'hui sait tout ce qu'elle doit à celui qui n'abandonna les responsabilités du pouvoir qu'après avoir rendu impossible la « république des notables ». La chute de Mac-Mahon et la présidence de Grévy, en 1879, c'est la revanche posthume de Thiers et le couronnement de sa politique. Danton avait assuré le parlementarisme à la France; « Monsieur Thiers » lui a rendu la République.

* * *

La place me manque pour analyser les monographies de Frédéric II Hohenstaufen, par M. Duff, et de Laurent le Magnifique, par M. Renaudet. Je ne dirai rien non plus de la Catherine II de M. Milioukov, du Metternich de M. Robert, du Cavour — très érudit — de M. Bourgin et du Disraéli de MM. Tolédano.

La postface de M. Lucien Febvre, professeur au Collège de France, couronne l'œuvre entière. A travers la diversité des âges et des portraits, M. Febvre, — après une digression nationaliste qui étonne, — renonce à définir l'homme d'Etat. Admirons son scepticisme, ou plutôt sa prudence. L'historien se refuse à donner cette philosophie de l'histoire que le lecteur pressé lui réclame. Il est effrayant de penser à tout ce que le public attend d'une philosophie de l'histoire à l'existence de laquelle les historiens eux-mêmes ne croient plus! La philosophie de l'histoire est aujourd'hui tombée aux mains des journalistes, et c'est justice puisque les historiens ont perdu l'audience de la foule... Réserve faite du point de vue psychologique, — un peu sacrifié dans les volumes que je loue, — l'histoire par les grands hommes est bien morte. Après la lecture que je viens de terminer, on se demande encore, et c'est déjà un résultat, si l'évolution politique a fait les hommes d'Etat, ou si les hommes d'Etat ont déterminé l'évolution politique. Après tout, en histoire, il n'est pas question de prouver quelque chose. L'histoire est gratuite, elle ne prouve rien, elle n'excuse rien, elle explique, elle aide à comprendre.

LÉON-E. HALKIN,
Agrégré à l'Université de Liège,
Associé du F. N. R. S.

Grandeur et décadence de la féerie.

Un nouveau roman d'Edmond Jaloux : L'ÉGARÉE

Le roman de féerie, à la manière du *Grand Meaulnes*, est la version moderne du roman d'aventure, à la manière de *Robinson Crusoé*. La seule différence entre les deux, c'est que celui-ci conte la recherche et la découverte d'un trésor matériel, qui devient un trésor spirituel pour celui-là. L'un et l'autre comportent un air de mystère, que Poe, dans le *Scarabée d'or*, compose par le procédé classique du cryptogramme, tandis qu'Alain-Fournier recourt à la méthode des *signes*. Or l'un de ceux-ci se révèle particulièrement efficace. Nous l'appellerons le signe du Château.

Il est curieux, en effet, de constater la fréquence avec laquelle l'image d'un vieux château enchanté, où se dissimulent quantité de secrets indiciblement attirants, se présente dans la littérature romanesque. Il n'est pas jusqu'au diabolique M. Julien Green qui n'ait repris, dans le *Visionnaire*, ce thème issu de l'Arioste et des chansons de Geste. Lorsqu'un inventeur de fables veut proposer à ses héros des énigmes particulièrement exaltantes, et les pousser ainsi aux démarches les plus aventureuses, inspirées par le désir de les déchiffrer, on le voit imaginer volontiers cette chose étrange, vivante et ténébreuse qu'est un « domaine perdu ». Il n'y a pas de cadre plus convenable d'abord pour les entreprises des modernes paladins, ensuite pour l'effervescence de leur esprit. Peut-être l'atmosphère qui enveloppe certains antiques manoirs, pleins de souvenirs, de souffrances et de spectres, est-il le seul qui puisse alimenter au même degré la flamme de l'action et celle du rêve. C'est dans ce cadre, fait à souhait pour Claude Lorrain, que la recherche et la découverte du trésor spirituel s'insère tout naturellement, comme celles du trésor matériel font dans le cadre des îles désertes.

* * *

D'habitude, quand le trésor est conquis, l'histoire est finie. L'originalité de l'*Egarée*, roman nouveau de M. Edmond Jaloux, consiste en ceci que l'enlèvement d'Alexandrine de Suffren par Laurent Guelbert ne clôt pas l'aventure, et que la féerie, après avoir livré son secret, doit encore se détruire sous nos yeux, en tant que féerie. Après s'être conduit avec la mystérieuse recluse du château de Suffren exactement comme tant de « jeunes premiers » de romans avec Yvonne de Galais, la Belle au bois dormant, et Stéphane Kostia, notre candide archiviste n'a pas licence de s'installer, sinon dans la félicité qu'il a souhaitée, du moins dans l'idéal sentimental auquel ressortit cette félicité.

Même privé à jamais de Manon Lescaut, le chevalier des Grioux peut encore se complaire dans l'évocation des génies qui présidèrent à leur passion infortunée. Il lui reste, à défaut de sa maîtresse, la conscience d'une certaine vérité morale qui justifierait *a posteriori* l'idée qu'il s'était faite d'elle et de ses sentiments envers elle. Quand le père et la sœur de la bizarre Alexandrine lui révèlent enfin ce qu'elle fut, ce que fut leur aventure, le pauvre Laurent ne peut même plus se tenir sur une telle position. Du moment qu'il sait que sa conquête n'avait rien de la

vierge captive qu'il s'était représentée, que la force qui la poussait vers lui n'avait rien de cette élection irrésistible et définitive dont il s'était cru le bénéficiaire, cet Augustin Meaulnes sans autorité, cet Edgar Gordon Pym sans lucidité, doit refaire en sens inverse tout le chemin qui l'a conduit de la réalité à la féerie. Le roman de M. Jaloux, qui avait commencé dans la curiosité, qui s'était poursuivi dans l'enthousiasme, s'achève dans le scepticisme.

* * *

Mais si ce désenchantement final prive l'atmosphère où se meut l'*Egarée* des grâces de la jobardise impénitente, sans laquelle il n'y a peut-être pas de parfaite volupté romanesque, et si ce livre merveilleusement poétique, en même temps que merveilleusement intelligent, accepte à la fin de s'appauvrir, il n'en reste pas moins que, pendant cent cinquante pages, l'auteur a pu jouir devant nous de tous les prestiges de la richesse. L'épisode central, c'est-à-dire tout ce qui concerne la découverte de la prisonnière, les rapports du héros avec elle, et leur triomphal départ clandestin, pourrait très bien, lu à part, être rangé parmi les plus beaux contes de fées de notre temps. N'était certaine inquiétude qui s'y glisse, et qui devrait mettre au lecteur perspicace la puce à l'oreille si l'agréable entraînement de l'anecdote, la molle courbure de la romance n'avaient encore plus de puissance sur l'esprit.

On a pu parfois reprocher à M. Edmond Jaloux l'excès de délicatesse qui l'empêche parfois de suivre la règle d'équilibre, en vertu de laquelle il faut contre-balancer, dans le roman, l'élégance par l'énergie, voire l'élévation par la grossièreté. Ce n'est pas par hasard que le langage des mystiques est si vert. Des ouvrages délicieux qui se nomment *O toi que j'eusse aimée...*, *l'Alcyon* et *l'Eventail de crêpe*, on pouvait dire sans trop d'injustice que c'étaient des plantes auxquelles manquaient trop souvent le terreau et la fumure. Il n'en est pas de même de l'*Egarée*, encore que tout y soit du plus ombrageux raffinement intellectuel. Mais une secrète brutalité se manifeste dans la peinture de personnages apparemment aussi fins, aussi aristocratiques, aussi bien élevés que tous ceux qui composent le monde Jaloux. Il y a quelque chose de violent dans la manière dont cet écrivain si naturellement distingué finit par ruiner l'univers mental qu'il avait patiemment conçu. Le prix de ce sacrifice, c'est la rencontre d'un sujet quasi neuf : « des confusions que peuvent susciter les ressemblances entre l'ivresse amoureuse et certains détraquements physiques ». C'est aussi la réussite peu commune que constitue le portrait d'Alexandrine de Suffren.

* * *

Cela dit, avouons que nous n'aimons guère l'épilogue, si original qu'il puisse être. Il n'est jamais plaisant d'assister à une dépoétisation, même aussi piquante, instructive et spirituelle. En outre, on peut se demander si une « explication » comme celle qui vient déniaiser Laurent Guelbert n'est pas la dernière ressource d'un tempérament créateur trop faible pour franchir les frontières de la vraisemblance immédiate. Les véritables romanciers tendent invinciblement au *mythe*; les autres ne l'ont pas plutôt aperçu de loin qu'ils s'arrêtent, et reviennent sur leurs pas. Sous la plume d'un Bernanos ou d'un Thomas Hardy, l'hystérique de M. Jaloux eût été quelque chose de plus que l'héroïne romantique pour laquelle on a commencé par la prendre. Je crains que la pauvre folle décrite par M^{me} de Tahors ne soit quelque chose de moins. Mais que son histoire est attachante ! Et qu'on y respire un air nuancé !...

ROBERT POULET.

La voix de nos Evêques⁽¹⁾

IV. — Le mandement de S. E. Mgr Kerckhofs

Nous l'entendîmes un jour louer du haut de la chaire de vérité, en style tellement direct que cela en devenait gênant même pour les autres. Peut-être était-il, au premier rang, dans le chœur, à son prie-Dieu ou au trône, nous ne savons plus, le moins gêné de l'assemblée. Tellement il est humble simplement. Car il faut être bien plus humble pour subir convenablement les encensements que les injures et les humiliations.

Donc, notre prédicateur bien intentionné envoyait du haut de la chaire des éloges comme des pavés et commentait la devise du blason de Mgr Kerckhofs : *Quia ego servus*. Elle a d'ailleurs grande allure cette devise de l'évêque de Liège. C'est pour servir que l'on accepte la mission et la responsabilité de l'Episcopat. Notre-Seigneur en a Lui-même avisé les Apôtres, dont les évêques sont les successeurs. Ils reprenaient, pour la quantième fois, l'Evangile ne le dit pas, leur discussion sur l'ordre de préséance dans le royaume de Dieu. Jésus leur dit avec une douce fermeté : « Dans le royaume de Dieu il n'en va pas comme dans les royaumes de ce monde. Dans ceux-ci c'est l'esprit de domination qui triomphe généralement. Ce ne doit pas être l'esprit du royaume auquel vous êtes appelés. Commander, dans ce royaume, c'est servir. »

Il est donc peu de devises épiscopales aussi parfaitement évangéliques que celle-ci : *Quia ego servus*. Mais notre prédicateur jugea nécessaire de faire un rapprochement très poussé entre le texte choisi par Mgr Kerckhofs et la réponse de Marie à l'ange Gabriel après que celui-ci lui eut annoncé qu'elle serait la Mère du Messie, la Mère de Dieu : *Ecce ancilla Domini* : Voici la servante du Seigneur !

Et lorsqu'il eut épuisé toute la richesse de ce rapprochement, il fit remarquer que, dans le psaume d'où cette parole est tirée, le verset continue comme suit : *Quia ego servus tuus... et filius ancillæ tuæ*; car je suis votre serviteur... et le fils de votre servante. Et ce fut un nouveau dithyrambe sur la dévotion filiale de l'évêque de Liège envers la Vierge Marie.

De fait, Mgr Kerckhofs cacherait difficilement sa tendresse spéciale pour Notre-Dame. Cette dévotion s'est manifestée dans l'affaire de Banneux. D'une part, il adopta une attitude très nette de prudence et de réserve pour que la foi et le sentiment religieux ne soient pas exposés à des contre-coups éventuels. Prudence et réserve, aussi, parce que le sentiment religieux, même en dehors des questions de foi proprement dites, doit toujours reposer sur des raisons sérieuses et sérieusement examinées. L'autorité religieuse a mission de mettre en garde les fidèles contre des emballements trop faciles. Mais d'autre part, l'évêque de Liège n'a jamais dissimulé quelle joie ce serait pour lui si l'on pouvait acquérir l'assurance que la Reine du Ciel a daigné se manifester sur un point de son diocèse, qu'elle y a choisi une enfant de pauvre famille ouvrière pour sa confidente et sa messagère, qu'elle s'y est donné un titre nouveau, très touchant et très suggestif : Notre-Dame des pauvres.

Dans un sermon qu'il prononçait récemment en la Basilique Saint-Martin, la Basilique du Saint-Sacrement, il faisait la comparaison suivante, lorsque la reine très aimée du royaume de Belgique vivait encore, que le joie ne fût-ce pas pour tous les Liégeois d'apprendre qu'elle allait venir chez nous; avec quelle joie enthousiaste la Cité Ardente ne l'a-t-elle pas accueillie ! Quelle allégresse plus vive encore et quelle fierté plus grande

(1) Voir *La Revue* des 4, 11 et 18 mars.

ne devraient pas être les nôtres s'il s'avérait que la Reine du Ciel et de la Terre, la Reine des Anges et des hommes et de toute créature est venue parmi nous et qu'elle y perpétue mystérieusement une présence particulière de sa puissance et de sa bonté!

Il faut donc attendre patiemment le jugement de l'autorité ecclésiastique. Mais rien ne nous empêche d'avoir, en attendant, notre sentiment personnel, à condition de ne nous prononcer qu'avec prudence et modestie. Rien ne nous empêche, bien au contraire, de prier pour que la lumière sur la nature des faits de Banneux se fasse aussi vite et aussi complètement que possible.

Voici ce que nous lisons en note du mandement de carême de Mgr Kerkhofs : « Comme l'intention spéciale de cette année mariale est le procès canonique concernant les faits de Banneux, MM. les curés voudront bien engager les fidèles à réciter, aux prières du soir ou après le chapelet en famille, la prière pour la cause de Banneux, et la réciter eux-mêmes après le chapelet dit en commun avec leurs paroissiens. Cette prière est en vente à l'imprimerie *Printing*, Mont-Saint-Martin, Liège, et aux magasins *Caritas*, Banneux. »

L'objet de la Lettre pastorale que nous vous présentons est la médiation universelle de Marie. Cette médiation consiste dans l'intervention de la Sainte Vierge en toutes les affaires de notre destinée. Toutes nos prières sont présentées par Elle à Jésus et à la Trinité Sainte. Et toutes les grâces sont distribuées aux hommes par ses mains très pures.

Cette doctrine n'a pas été jusqu'à présent définie comme vérité révélée. Mais « enveloppée dès l'origine dans la foi vivante de l'Eglise, et se traduisant progressivement, avec une clarté grandissante, dans le culte et la pratique de la vie chrétienne comme dans l'enseignement du magistère ordinaire, elle fut d'abord nettement formulée par saint Bernard dans ces mots bien connus : « Du plus intime de nous-mêmes, du fond de nos entrailles, de tous nos vœux, vénérons-La, car telle est la volonté de Celui qui a voulu que nous ayons tout par Marie. »

« La Bienheureuse Vierge, dira peu après saint Albert le Grand, est remplie de toutes les grâces sans aucune exception et toutes, sans aucune exception, passent par ses mains.

» Dans les siècles suivants, saint Bernardin de Sienne, saint Jean Eudes, saint Canisius et saint Bellardin, le bienheureux Grignon de Montfort, saint Alphonse de Liguori, et avec eux la grande majorité des docteurs et des théologiens, exposeront et défendront à l'occasion cette même doctrine.

« Ecoutez maintenant la voix des Souverains Pontifes : Léon XIII, Pie X...

» Benoît XV approuve la messe et l'office de Marie Médiatrice de toutes les grâces. Acte important certes, et dont la Belgique surtout garde avec fierté le souvenir reconnaissant, puisqu'il fut accompli à la demande du cardinal Mercier, de sainte mémoire. Quant à Pie XI, il a pu écrire en 1929, et ses actes d'avant comme d'après cette date, n'ont fait que confirmer cette parole : « Nous n'avons rien plus à cœur que de promouvoir de plus en plus la piété du peuple chrétien pour la Vierge trésorière de toutes les grâces auprès de Dieu. »

Le zèle du cardinal Mercier pour propager la dévotion envers Marie Médiatrice est encore dans toutes les mémoires. Il a notamment multiplié les démarches pour obtenir la reconnaissance par le Saint-Siège de ce privilège marial et l'approbation de l'office et de la messe qu'il avait fait composer en son honneur. C'est à juste titre que, dans la chapelle de son tombeau en la métropole de Malines, le vitrail du fond a comme motif central Marie Médiatrice.

Ces démarches sont racontées avec beaucoup de détails par des témoins immédiats et des collaborateurs de confiance dans

une brochure publiée à Esschen, en Belgique. Y sont particulièrement rappelées les relations du cardinal Mercier avec la Congrégation du Très Saint Rédempteur. Or, une des raisons qui avaient rapproché le grand Cardinal des Rédemptoristes était la doctrine de saint Alphonse de Liguori sur la prière d'une part et d'autre part sur les gloires et les privilèges de Marie. « Je ne suis pas bénédictin, disait un jour le cardinal Mercier, et je ne suis pas ignatien, je suis plutôt disciple de saint Alphonse de Liguori, le docteur de la prière toute-puissante et de la médiation mariale. »

A titre de curiosité, notons comment, d'après cette brochure, fut rédigé le texte de l'Invitatoire de l'office de Marie Médiatrice. Après bien des vicissitudes, l'office et la messe étaient sur le point d'être approuvés. Le Saint-Père avait cependant fait une dernière remarque, en audience particulière accordée au cardinal Mercier, concernant la formule de l'Invitatoire. Cette formule n'était pas du style habituel. Elle n'invitait pas à l'adoration du Christ-Roi. « Mais, ajoutait Sa Sainteté, il ne faut plus rien changer. » Rentré à la maison généralice des rédemptoristes, où il descendait durant ses séjours à Rome, le Cardinal rapporta à ses commensaux cette remarque du Pape. L'un d'eux suggéra alors ce texte : *Christum Regem qui omnia nos voluit habere per Mariam, venite Adoremus*. On fut immédiatement unanime à trouver parfaite cette formule d'Invitatoire. Elle fut proposée à la Congrégation des Rites, qui l'approuva. C'est elle que nous récitons à matines le 31 mai.

Mgr Kerkhofs, après avoir rappelé l'enseignement de l'Eglise au sujet de la médiation universelle de Notre-Dame, en étudie succinctement les raisons, pour autant que nous soyons à même de découvrir les raisons des plus sublimes desseins de la sagesse et de la sainteté divines. La médiation universelle est-elle autre chose que la maternité universelle de Marie? La Mère de Jésus est en quelque sorte nécessairement notre Mère puisque notre vie surnaturelle, c'est la vie même de Jésus. Nous sommes les membres de son Corps mystique. Marie ne serait pas entièrement mère de Jésus si sa maternité ne s'étendait pas à tous les membres de son Corps mystique.

C'est au Calvaire que Marie a été proclamée notre Mère. Aussi bien est-ce là aussi qu'Elle a mérité pour nous, avec et après le Christ, toutes les grâces de l'ordre surnaturel. Elle a participé, comme il n'a jamais été et comme il ne sera jamais donné à personne de participer, à la Passion rédemptrice. Celui qui était immolé, c'était son Fils. L'immolation de ce Fils c'était pour Elle bien plus que sa propre immolation. Car son Jésus était pour Elle infiniment plus qu'Elle-même. A cette immolation Elle donna son consentement généreux. Debout au pied de la croix, dans l'attitude héroïque et sacerdotale de la Reine des martyrs et de la Vierge-Prêtre. Le *fiat* du Calvaire répondait au *fiat* de l'Annonciation. Ces deux consentements enferment toute la mission maternelle de Marie.

Les déductions pratiques de cette doctrine de la maternité et de la médiation universelles de Marie ne sont pas difficiles à découvrir.

« Avec saint Bernard, nous redisons : Cherchons la grâce et cherchons-la par Marie, car telle est la volonté de Dieu qui a voulu ne nous en donner aucune si ce n'est par Marie.

» Est-ce à dire que l'on n'obtiendra nulle grâce qu'en la demandant par la Sainte Vierge? Non pas. Dieu donne parfois des grâces sans qu'on les lui ait demandées; Il en donne souvent qu'on lui demande par l'intercession d'autres saints. Cependant, même dans ces cas, la Sainte Vierge intervient. C'est ainsi que Pie XI, tout en attribuant sa guérison à l'intercession de sainte Thérèse de Lisieux, reconnaît qu'il la doit aussi à Marie; et Benoît XV en jugeait de même au sujet de la guérison de Thérèse Belin, obtenue à Londres par l'intercession de la bienheureuse Jeanne d'Arc. »

Et la Lettre se termine par ce cri de confiance et d'amour :

« Que Marie, dont nous couronnerons la statue à Saint-Martin, le 22 mai, soit Reine des cœurs, Reine des familles, Reine des paroisses! Qu'Elle soit la Reine du diocèse, afin que par Elle, le Christ en soit le Roi! »

Au-dessus de cette Lettre, qui est, de la première à la dernière ligne, un bel hommage de piété mariale, la devise de Mgr Kerkhofs fait vraiment très bien : *Quia ego servus*; et l'on y devine la suite du texte : *servus tuus et filius ancillæ tuæ*.

LOUIS PICARD.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

LE PORTUGAL ET L'OCCIDENT

Notre collaborateur et ami Henri Massis vient de faire, au Portugal, un voyage au cours duquel, dans une cérémonie officielle, M. Antonio Ferro, directeur du Secrétariat de la Propagande nationale, a défini en ces termes les rapports intellectuels de la France et du Portugal :

Henri Massis, un des maîtres incontestables de ma génération, a pu se définir lui-même dans le titre lapidaire de son dernier livre qui s'appelle : *L'Honneur de servir*. Dans ce volume, anthologie de ses meilleures pages, chef-d'œuvre de condensation et de synthèse, on sent, en effet, à chaque phrase, à chaque mot, une pensée qui veut être utile, qui veut servir. Pensée vivante, agissante, créatrice! « L'antinomie de la pensée et de l'action, a-t-il dit dans son jugement sur Renan, n'est un problème que pour des êtres d'une sensibilité usée, anémiée, en qui nul instinct vital ne fait surgir la vigoureuse affirmation. »

Mais pour encore mieux comprendre l'homme d'action dans l'homme de pensée, il convient, malgré le rayonnement de son œuvre, de le connaître dans l'intimité, de l'entendre parler. Il ne perd jamais, en effet, l'occasion de répandre ses idées, ses doctrines. Jamais une pensée frivole, secondaire. Sa conversation est toujours un combat, un bon combat. A travers les mille nuances de cet esprit si riche, on ne perd jamais de vue les colonnes du temple, les principes qui commandent son intelligence : la montée vers le ciel, le réel dans le spirituel, la fraternité de l'action et de la pensée, la tradition comme source du progrès, la défense des valeurs spirituelles de l'Occident.

Dans cette bataille permanente il lui arrive, pour mieux exprimer ses idées (les « Jugements » le prouvent), de déloger celui-ci ou celui-là de ses positions. Mais jamais d'une façon déloyale ou simplement négative. « C'est faire de l'intelligence un usage contre nature — écrit Massis dans son étude sur Anatole France — que d'en user seulement pour détruire et pour nier. » Dans ce qu'il détruit il sauve toujours ce qui peut l'être. Il suffit de suivre, par exemple, les phases de son duel avec Gide... Mais il a su le combattre en tenant compte de sa valeur, sans mépris, sans l'avilir, en respectant la force de sa personnalité. D'ailleurs il n'a considéré dignes de ses « Jugements » que de grands criminels...

L'exemple le plus touchant de cette généreuse combativité, il vient de nous le donner avec son dernier livre : *Le Drame de*

Marcel Proust. On est ému de le voir humainement penché sur le lit de Proust en essayant de retrouver le chemin de sa croix, c'est-à-dire en s'efforçant de le réhabiliter à travers sa douleur. Quel accent il a su mettre, par exemple, dans ce fameux cri de l'adolescence de Proust : « Il me semblait que je faisais pleurer l'âme de ma mère, l'âme de mon ange gardien, l'âme de Dieu. » C'est que — comme Henri Massis l'a dit à Gide le jour où il le rencontra à l'Union pour la Vérité — le monde proustien ne détruit pas notre univers moral; il respecte, malgré tout, la notion du meilleur et du pire. « Je crois même — a-t-il ajouté en s'adressant à l'auteur des *Caves du Vatican* — que vous, Gide, êtes secrètement irrité de ce que Proust accepte les lois de cet univers ou plutôt qu'il ne les nie pas. »

S'il aime donc chercher la grâce dans les âmes damnées, s'il a même le courage de chercher Dieu « dans la nuit de la prison charnelle de Proust », quelle profonde joie ne doit-il pas ressentir devant les êtres qui prouvent la viabilité de ses idées, des êtres qui deviennent réels à force d'être rêvés. Sa rencontre avec M. Salazar lui a donné, certainement, cette profonde joie. En effet, il n'existe aucun chef européen qui soit plus près de la pensée de Massis. Il doit même se sentir victorieux de sa victoire, car, la réussite du chef du Gouvernement portugais prouve que les théories de Massis n'étaient pas des abstractions, mais des réalités disponibles.

Nous avons un nationalisme national absolument opposé à ce nationalisme international qu'a si vivement combattu l'auteur de la *Défense de l'Occident*. Du reste, notre nationalisme ne pourra jamais être limité de l'intérieur, car il n'a pas de contours séduisants.

Ce nationalisme original, unique, fut créé par Salazar non seulement par son génie, mais aussi ce que j'appellerai par son « profil », par la grandeur de son profil. Mais si nous sommes fiers de ce nationalisme vertical, tout en hauteur, création de Salazar et de son peuple, nous rendons hommage à tous ceux, Portugais ou étrangers, qui ont aidé à créer l'atmosphère dans laquelle Salazar fut possible. Parmi ceux-là, permettez-moi de nommer le Portugais Antonio Sardinha, les Français Péguy, Maurras, Bainville, et vous-même Henri Massis. Vous êtes donc — plus encore que vous ne le pensiez — étroitement lié à l'histoire de notre renaissance,

Quand vous rentrerez en France, mon cher Massis, je pense que vous décririez à vos amis nos paysages et nos monuments, nos cloîtres où se promène l'ombre de nos rois, nos fenêtres et nos portraits « manuéliens » sculptés par le rêve et la nostalgie de la mer. Et vous évoquerez, enfin, la cité nouvelle de l'Etat corporatif portugais, bâtie sur notre passé, construite par notre foi! Eh bien! à ce moment-là vous aurez le droit d'affirmer, sans fierté mais avec orgueil : « Une pierre est à moi. »

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télégr. *Emalzine-Sclessin*

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries. Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-viandes, coupe-légumes, presse-fruits, etc.



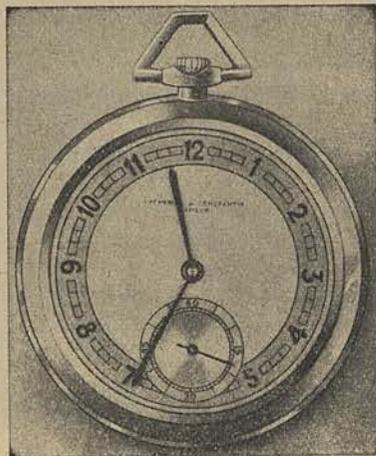
COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE

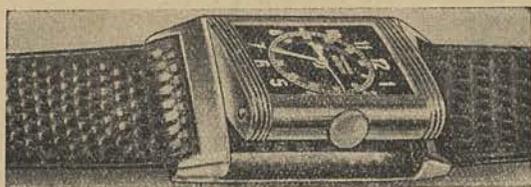
DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE

se rappelle à votre bon souvenir et attire votre attention sur l'extension de son département horlogerie.

Les premières marques

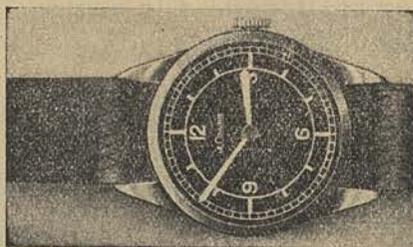


VACHERON ET CONSTANTIN
Or mixte.



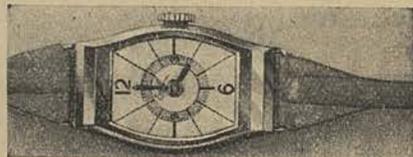
LE COULTRE
« REVERSO »

TISSOT
PONTIAC
ZIGMA
et autres
marques



LE COULTRE

ATELIER SPÉCIAL
DE RÉPARATIONS



OMEGA

25, avenue de la Toison d'Or
BRUXELLES

“ PATRIA ”

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones 1
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux 1
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chasse de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.



LE STYLE MODERNE

à son joyau dans la cuisine

le fourneau "CINEY"

Dans une cuisine actuelle, où tout est clair, lisse, facile à entretenir, que fait encore une cuisinière comportant des ornements à astiquer, des moulures à nettoyer, des pieds contournés sous lesquels s'accumule la poussière ?

Une élégante brochure illustrée éditée sur cet appareil sensationnel vous sera envoyée sur demande.

Les Forges de Ciney ont apporté à la cuisine moderne le fourneau digne d'elle :

Un bloc tout émail crème discrètement décoré, à panneaux unis, monté sur socle, sans accessoire métallique même chromé et dont la construction technique atteint les derniers perfectionnements.

Parure de la cuisine, le fourneau Ciney est en même temps le meuble dont l'entretien est le plus facile



LES FORGES DE CINEY S A

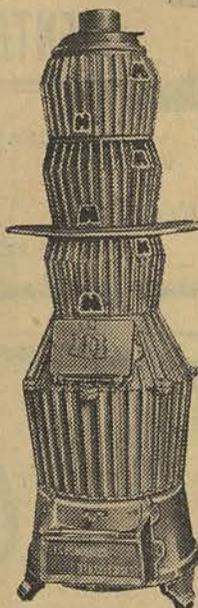
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

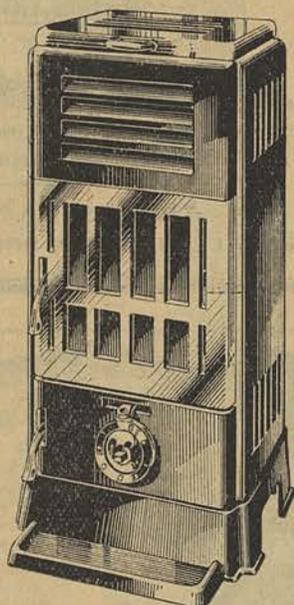
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH
SALLES D'EXPOSITION
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

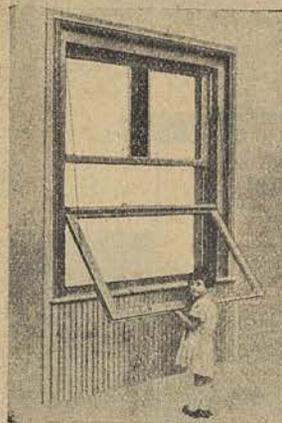
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

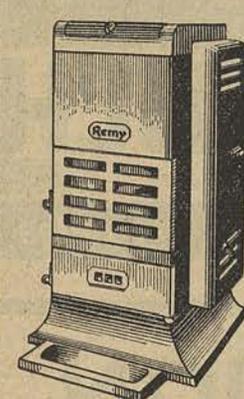


**GUILLOTINE
GRIGNET**
FENÊTRES - RÉVERSIBLES
HERMÉTIQUES
Brevetées en Belgique et à l'étranger
72, rue Vinave, 72
GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE
Téléphone : 506.33 Liège
Du remords et du regret
à qui n'a pas de
"Fenêtre Grignet,"



TANTOT
STORES
TENTES
MÉCANIQUES — AUTOMATIQUES — A ARCEAUX
TOILES — PARASOLS — VOILETS
Ateliers TANTOT, Frères
RUE DE L'ORIENT, 59, BRUXELLES Téli. : 48.22.84

Le "REMY"
FOYERS ET CALORIFÈRES
BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti
par des essais officiels aux
Laboratoires des Arts et Mé-
tiers à Paris

89 %
de rendement moyen

UNIQUE
Prix sans concurrence pour
leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire
COUVIN (Belgique)
CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES
FOURNEAUX DE CUISINE
Poêles pour grands halls

Comme la machine à écrire...

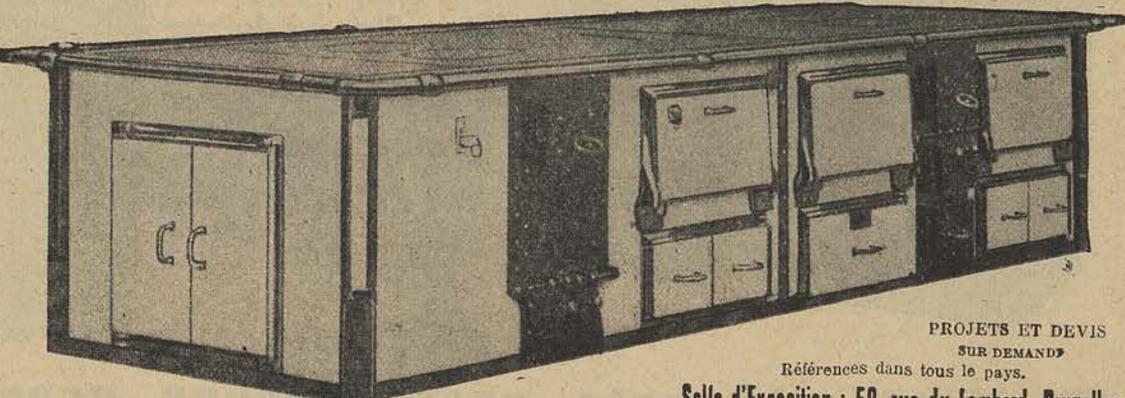


le ruban doit porter une marque de fabrication réputée consti-
tuant une garantie de qualité, de rendement et de durée.
Les rubans LORA, sont livrés sur des bobines approp-
riées à chaque marque de machine à écrire.
Ils se fabriquent en toutes largeurs et combinaisons de
couleurs fixes ou copiantes, encrés 1 côté ou 2 côtés.
Pour répondre à tous les besoins, les rubans LORA se
fournissent en trois degrés d'encrage : LÉGER, MOYEN,
FORT.
Un de ces encrages vous convient particulièrement.

LORAI
PRODUIT BELGE
Reclamer-les à votre fournisseur

**POELES
GODIN**
R. RABAUX & C^{ie}
158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

HÉLIOS s.a.
LINTGEN Tél. N° 6
G^l-Duché de Luxembourg
présente ses nouveaux modèles
1938
en Grands Fourneaux, construc-
tion lourde, en tôle émaillée, pour
**PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
HOTELS,
RESTAURANTS, etc.**



PROJETS ET DEVIS
SUR DEMANDE
Références dans tous le pays.
Salle d'Exposition : 59, rue du Lombard, Bruxelles

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 10⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. E) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.
20, Quai des Moines, GAND—Bureaux : 15, rue Traversière

**Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre**
Tissus **SERVICERTUS** en exclusivité

Établissements Charles SIX

Moulins à cylindres

TOURNAI

INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5229

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Charsix, Tournai

TISSAGE DE COTON

La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

• • •

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

TISSUS FILTRANTS HAUWEL

LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

Tissage de Soieries

DE VOS FRÈRES S. A.

WAAREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE
(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de
l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931
PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

OOO - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto
Téléph. : Tamines 22

Moulins " Métropole "

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

OOO — EXTRA — GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulages se recommandent

Livraisons franco toute gare Tél. Anvers 586.70 - 583.47

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Fileture - - Tissage
A prêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9 Reg. du Comm. Verviers 12153

IMPORTATION DIRECTE
des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10 Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Maurice VAN ASSCHE

Ex policier judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École belge
de Criminologie, directeur-proprétaire de la Centrale Belge d'Information

BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES
Téléphone 33.73.52 Reg. du Comm. 82356 C. C. P. 52038

RECHERCHE preuves et témoins ; griefs précis et faits nouveaux ; opportu-
nité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.
RENSEIGNE en prévision d'associations ou commandites : démasque les
contrefacteur ; concurrent déloyal, espion commercial, sabo-
teur, auteurs de divulgations ou menaces.

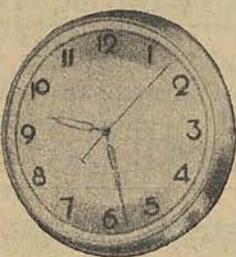
CONTROLE les agissements d'enfants prodigues ou dangereusement liés,
d'intendants, gérants, caissiers, représentants, etc.

ENQUÊTE sur origines, antécédents, réputation, religion, fortune, caractère
conduite, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qui
se justifie par la gravité de cet acte.)

Vingt-trois années de probité professionnelle justifient
la notoriété acquise par l'informateur MAURICE VAN ASSCHE

A chacun son chocolat.
MARTOUGIN
est celui des vrais amateurs.

L'horloge électrique
KIENZLE pour
 pensionnats, cou-
 vents, bureaux,
 cours, **NE DOIT**
JAMAIS ÊTRE
REMISE A
L'HEURE car elle
 donne toujours



L'heure exacte, ni remontée, ni réparée.

KIENZLE
 électric
 précis
 comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC
 12, rue Vanderlinden BRUXELLES

Glycérines distillées, pharmaceutiques
 Savons mous, Savons durs
 Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99 Borgerhout-Anvers

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOLEUR
 UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIO-
 DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES**

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
 douloureux "LA CROIX BLANCHE,"
 trouve sa source dans la "synergie
 des composants", c'est-à-dire
 l'exaltation des propriétés parti-
 culières de chacun des ingrédients
 par leur association mutuelle.
 Grâce à elle chacun d'eux ap-
 porte à l'ensemble son effica-
 cité propre et pleine tout en n'y
 figurant qu'en dose très réduite
 d'où toxicité nulle, tolérance par-
 faite, absence de toute réaction
 secondaire désagréable. Les cal-
 mants exercent souvent
 un effet dépressif sur le sys-
 tème nerveux et circula-
 toire, et provoquent de
 la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
 pour l'antidouloureux "LA CROIX
 BLANCHE," qui compte aussi par-
 mi ses ingrédients un élément
 tonifiant, dont la présence a pour
 effet d'annihiler l'influence dépri-
 mante des éléments calmants de
 l'ensemble.

L'antidouloureux "LA CROIX BLAN-
 CHE," a maintenant plus de 35
 ans d'existence. Grâce à ses
 qualités réelles il a su conquérir
 la confiance des malades et
 s'imposer dans la majeure
 partie du monde civi-
 lisé. Quiconque en a fait
 l'essai, continue à en faire
 son calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
 LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPPENS ST NICOLAS-WAES
 DANS TOUTES PHARMACIES

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
 Tél. 342.53

Registre du commerce
 N° 1551

O. O. Postaux
 1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

**TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES,
 BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
 TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
 POISSONS.**

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

EAU DE JAVEL **MOVA**
 CRISTAUX DE SOUDE
 SALINES
 PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste

Anclennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS

Téléphone 48

ULg - C.I.C.B.



709801989 LIBER

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,
Favorise la croissance des en-
fants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,
Soutient les vieillards.

Entretien l'énergie des adultes
Amplifie l'endurance des sports-
men,

Revitalise les malades,

LAIT CRU, PUR ET SAIN

étable Indemne de tuberculose
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

UNION CHARBONNIÈRE du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

Charbonnière Forestoise E. OLIVIER

71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones :
44.78.51-44.94.36

Chèques Postaux :
34.477

Reg. du Commerce :
71765

- VENTE DIRECTE -
de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »
ANTHRACITE SYNTHÉTIQUE

Apprenez les langues vivantes L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1845

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, volles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON
CHEZ...

"CHARPORT"

Chantier Charbonnier du Port
Pre Etienne-P. Soubre

31, Quai de Willebroeck,
BRUXELLES

Tél. 26.96.66

vous aurez la certitude d'avoir
pu charbon de première qua-
lité à un prix intéressant.



Sté A^{me} FOURS A COKE

de et à QUIÉVRAIN

SPÉCIALITÉ DE COKE LAVÉ DE FONDERIE

Coke spécialement concassé pour chauffage central
et feux continus

20/40 — 40/60 & 60/80

Remise par camion de 3 tonnes dans un rayon de
50 kilomètres

Raffinerie
Tirlemontoise
Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

200,000,000 de francs de dégâts
par an en

Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

800: AN. DES

Établissements **AEROXON**

Rue Léopold, 76, MALINES Tél. 807

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUE

21, rue des Tanneurs Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 =/m et notre parquet pliant
amovible

Spécialement pour revêtement de planchers anciens

COMPROCIR S.A.

40, Rempart Kipdorp, 40 — ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le
nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides
qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile
l'emploi.

Comprocir a une odeur agréable et des qualités désinfecta



LIBER